

A mon très-honoré, très honorable ami,
Monsieur — et cœtera, — comme on met aujourd'hui
Quand on veut proprement faire une dédicace.
Je l'ai faite un peu longue, et je m'en aperçois.
On va s'imaginer que c'est une préface.
Moi qui n'en lis jamais! — ni vous non plus, je crois.

INVOCATION

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol, — peuple héroïque et fier !
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air !
Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots !
Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé d'échos
Là, siffle autour des puits l'écumeur des montagnes,
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon.
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyage,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons ;
Mais ils t'aiment ainsi, — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.
Noble terre, salut ! Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.

D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour ;
 On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
 On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
 Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
 Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
 C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
 Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse,
 Ni poètes, ni dieux ; — Tu n'as rien, chasseresse !
 Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
 La liberté ! — Qu'importe au fils de la montagne
 Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
 L'homme de la prairie écorche le sillon ?
 Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
 Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
 Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.

— L'air du ciel ! l'air de tous ! vierge comme le feu !
 Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
 Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
 Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux ;
 Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux ;
 Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes
 Il respire celui que respirent les mondes.
 Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
 Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas !
 Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :
 Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
 C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
 Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
 Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées.

Il faut des citronniers à nos muses dorées,
Et tu n'es pas Banal, toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.

— Pauvre hôtesse, ouvre-moi ! — tu vaux bien l'Italie.

Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,

Que tout père à son fils paye à sa puberté.

Moi, je te trouve vierge, et c'est une beauté ;

C'est la mienne ; — il me faut, pour que ma soif s'étanche,

Que le flot soit sans tache, et clair comme un miroir.

Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir.

Je t'aime. — Ils ne t'ont pas levé ta robe blanche.

Tu n'as pas, comme Naples, un tas de visiteurs,

Et des ciceroni pour tes entremetteurs.

La neige tombe en paix sur tes épaules nues. —

Je t'aime, sois à moi. Quand la virginité

Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.

Le marbre me va mieux que l'impure Phryné

Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,

Qui fait passer la rue au travers de son lit,

Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture

Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

ACTE PREMIER

—

SCÈNE I

Une place publique. — Un grand feu allumé
au milieu.

LES CHASSEURS, FRANK.

LE CHOEUR.

Pâle comme l'amour, et de pleurs arrosée,
La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.
Le brouillard monte au ciel et le soleil s'enfuit.
Éveillons le plaisir, son aurore est la nuit!
Diane a protégé notre course lointaine.
Chargés d'un lourd butin, nous marchons avec peine,
Amis, reposons-nous ; — déjà, le verre en main,
Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK.

Moi, je n'ai rien tué : — la ronce et la bruyère
Ont déchiré mes mains ; — mon chien, sur la poussière
A léché dans mon sang la trace de mes pas.

LE CHOEUR.

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas.
Approche, et viens grossir notre joyeuse troupe.
L'amitié, camarade, est semblable à la coupe
Qui passe, au coin du feu, de la main à la main.

L'un y boit son bonheur, et l'autre sa misère ;
 Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre ;
 Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

FRANK.

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les vôtres
 Je ne sais pas encor vivré aux dépens des autres ;
 J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains.
 Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite,
 Car ce n'est qu'un long jeûne et qu'une faim maudite
 Qui me feront courir à l'odeur des festins.
 Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue.
 Pourquoi ne vois-je rien ? voilà la question.
 Suis-je un épouvantail ? — ou bien l'occasion,
 Cette prostituée, est-elle devenue
 Si boîteuse et si chauve, à force de courir,
 Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir ?
 J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la plaine, —
 Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE CHŒUR.

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu ?
 C'est la communauté qui fait la force humaine.
 Frank, n'irrite pas Dieu, — le roseau doit plier
 L'homme sans patience est la lampe sans huile,
 Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK.

Votre communauté me soulève la bile.
 Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.
 Mordieu ! voilà de l'or, messieurs, j'ai de quoi vivre.
 S'il plaît à l'ennemi des hommes de me suivre,
 Il peut s'attendre encore à faire du chemin.

Il faut être bâtard pour coudre sa misère
 Aux misères d'autrui. — Suis-je un esclave ou non?
 Le pacte social n'est pas de ma façon :
 Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
 Si les autres ont peu, pourquoi n'aurais-je rien?
 Vous qui parlez de Dieu, vous blasphémez le mien.
 Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
 L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
 Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
 L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie,
 C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
 La probité du pauvre et la grandeur des rois.
 Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous sommes,
 Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons?
 Voyez-vous ce ciel pâle, au delà de ces monts?
 Là, du soir au matin, fument autour des hommes
 Ces vastes alambics qu'on nomme les cités.
 Intrigues, passions, périls et voluptés,
 Toute la vie est là, — tout en sort, tout y rentre.
 Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.
 L'homme y presse ses jours pour en boire le vin,
 Comme le vigneron presse et tord son raisin.

LE CHŒUR.

Frank, une ambition terrible te dévore.
 Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre ;
 Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
 Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.
 Parle, aimes-tu ton père ? aimes-tu ta patrie ?
 Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir,
 Et t'agenouilles-tu lorsque tu vas dormir ?

De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
 Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
 L'amour, la confiance et la douce pitié
 Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
 Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli ?
 Ah ! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
 L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
 Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
 Du fond de son exil elle cherche ses sœurs,
 Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
 De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK.

Chantez donc, et pleurez, si c'est votre souci.
 Ma malédiction n'est pas bien redoutable ;
 Telle qu'elle est pourtant je vous la donne ici.
 Nous allons boire un toast, en nous mettant à table,
 Et je vais le porter :

Prenant un verre.

Malheur aux nouveaux-nés !

Maudit soit le travail ! maudite l'espérance !
 Malheur au coin de terre où germe la semence,
 Où tombe la sueur de deux bras décharnés !
 Maudits soient les biens du sang et de la vie !
 Maudite la famille et la société !
 Malheur à la maison, malheur à la cité,
 Et malédiction sur la mère patrie !

UN AUTRE CHOËUR, *sortant d'une maison.*

Qui parle ainsi ? qui vient jeter sur notre toit,
 A cette heure de nuit, ces clameurs monstrueuses,

Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses ¹
 Des malédictions? — Frank, réponds, est-ce toi?
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie.
 Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie.
 Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de bien?
 Tu hais notre métier, Judas! et nous, le tien.
 Que ne vas-tu courir et tenter la fortune,
 Si le toit de ton père est trop bas pour ton front?
 Ton orgueil est scellé comme un cercueil de plomb.
 Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune;
 Et tout ce que tu peux, c'est de roidir tes bras
 Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas.
 Travailles-tu pour vivre, et pour t'aider toi-même?
 Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème
 Est de tous les déchus le plus audacieux,
 Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux?

TOUS LES CHASSEURS.

Pourquoi refuses-tu ta place à notre table?

FRANK, *au loin d'eux.*

Hélas! noble seigneur, soyez-moi charitable.
 Un denier, s'il vous plaît, j'ai bien soif et bien faim.
 Rien qu'un pauvre denier pour m'acheter du pain.

LE CHOEUR.

Te fais-tu le bouffon de ta propre détresse?

FRANK.

Seigneur, si vous avez une belle maîtresse,
 Je puis la célébrer, et chanter tour à tour

1. That such a hideous trumpet calls to parley, etc.

Macbeth, acte II

La médiocrité, l'innocence et l'amour.

C'est bien le moins qu'un pauvre égaye un peu son hôte

S'il est pauvre, après tout, s'il a faim, c'est sa faute.

Mais croyez-vous qu'il soit prudent et généreux

De jeter des pavés sur l'homme qui se noie?

Il ne faut pas pousser à bout les malheureux.

LE CHOEUR.

A quel sombre démon ton âme est-elle en proie?

Tu railles tristement et misérablement.

FRANK.

Car si ces malheureux ont quelque orgueil dans l'âme,

S'ils ne sont pas pétris d'une argile de femme,

S'ils ont un cœur, s'ils ont des bras, ou seulement

S'ils portent par hasard une arme à la ceinture...

LE CHOEUR.

Que veut dire ceci? veux-tu nous provoquer?

FRANK.

Un poignard peut se tordre, et le coup peut manquer

Mais si, las de lui-même et de sa vie obscure,

Le pauvre qu'on insulte allait prendre un tison,

Et le porter en feu dans sa propre maison!

*Il prend une bûche embrasée dans le feu allumé sur
la place, et la jette dans sa chaumière.*

Sa maison est à lui, — c'est le toit de son père,

C'est son toit, — c'est son bien, le tombeau solitaire

Des rêves de ses jours, des larmes de ses nuits;

Le feu doit y rester, si c'est lui qui l'a mis.

LE CHOEUR.

Agis-tu dans la fièvre? Arrête, incendiaire.

Veux-tu du même coup brûler la ville entière?

Arrête ! — où nos enfants dormiront-ils demain ?

FRANK.

Me voici sur le seuil, mon épée à la main.
 Approchez maintenant, fussiez-vous une armée,
 Quand l'univers devrait s'en aller en fumée,
 Tonnerre et sang ! je fais un spectre du premier
 Qui jette un verre d'eau sur un brin de fumier.
 Ah ! vous croyez, messieurs, si je vous importune,
 Qu'on peut impunément me chasser comme un chien ?
 Ne m'avez-vous pas dit d'aller chercher fortune !
 J'y vais. — Vous l'avez dit, vous qui n'en feriez rien ;
 Moi, je le fais, — je pars. — J'illumine la ville.
 J'en aurai le plaisir, en m'en allant ce soir,
 De la voir de plus loin, s'il me plaît de la voir.
 Je ne fais pas ici de folie inutile :
 Ceux qui m'ont accusé de paresse et d'orgueil
 Ont dit la vérité. — Tant que cette chaumière
 Demeurera debout, ce sera mon cercueil.
 Ce petit toit, messieurs, ces quatre murs de pierre
 C'était mon patrimoine, et c'est assez longtemps
 Pour aimer son fumier, que d'y dormir vingt ans.
 Je le brûle, et je pars ; — c'est moi, c'est mon fantôme
 Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume.
 Maintenant, vents du nord, vous n'avez qu'à souffler ;
 Depuis assez longtemps, dans les nuits de tempête,
 Vous venez ébranler ma porte et m'appeler.
 Frères, je viens à vous, — je vous livre ma tête.
 Je pars, — et désormais que Dieu montre à mes pas
 Leur route, — ou le hasard, si Dieu n'existe pas !

Il sort en courant.

SCÈNE II

Une plaine. — Frank rencontre une jeune fille.

LA JEUNE FILLE.

Bonsoir, Frank, où vas-tu ? la plaine est solitaire.
Qu'as-tu fait de tes chiens, imprudent montagnard ?

FRANK.

Bonsoir, Déidamia, qu'as-tu fait de ta mère ?
Prudente jeune fille, où t'en vas-tu si tard ?

LA JEUNE FILLE.

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine ;
Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.

Elle lui jette son bouquet.

FRANK, *seul, ramassant le bouquet.*

Comme elle court gaîment ! Sa mère est ma voisine.
J'ai vu cet enfant-là grandir et se former.
Pauvre, innocente fille ! elle aurait pu m'aimer.

Exit.

SCÈNE III

Un chemin creux dans une forêt. — Le point du jour.

FRANK, *assis sur l'herbe.*

Et quand tout sera dit, — quand la triste demeure
De ce malheureux Frank, de ce vil mendiant,
Sera tombée en poudre et dispersée au vent,

Lui, que deviendra-t-il? — Il sera temps qu'il meure!
 Et s'il est jeune encor, s'il ne veut pas mourir?
 Ah! massacre et malheur! que vais-je devenir?

Il s'endort.

UNE VOIX, *dans un songe.*

Il est deux routes dans la vie :
 L'une solitaire et fleurie,
 Qui descend sa pente chérie
 Sans se plaindre et sans soupirer.
 Le passant la remarque à peine,
 Comme le ruisseau de la plaine,
 Que le sable de la fontaine
 Ne fait pas même murmurer.
 L'autre, comme un torrent sans digue,
 Dans une éternelle fatigue,
 Sous les pieds de l'enfant prodigue
 Roule la pierre d'Ixion.
 L'une est bornée, et l'autre immense,
 L'une meurt où l'autre commence ;
 La première est la patience,
 La seconde est l'ambition.

FRANK, *révant.*

Esprits! si vous venez m'annoncer ma ruine,
 Pourquoi le Dieu qui me créa
 Fit-il, en m'animant, tomber sur ma poitrine
 L'étincelle divine
 Qui me consumera?
 Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite?
 Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner,
 Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite,

Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner

LA VOIX.

Ceux dont l'ambition a dévoré la vie,
 Et qui sur cette terre ont cherché la grandeur,
 Ceux-là, dans leur orgueil, se sont fait un honneur
 De mépriser l'amour et sa douce folie.
 Ceux qui, loin des regards, sans plainte et sans désirs,
 Sont morts silencieux sur le corps d'une femme,
 O jeune montagnard, ceux-là, du fond de l'âme,
 Ont méprisé la gloire et ses tristes plaisirs.

FRANK.

Vous parlez de grandeur, et vous parlez de gloire.
 Aurai-je des trésors ? l'homme dans sa mémoire
 Gardera-t-il mon souvenir ?

Répondez, répondez, avant que je m'éveille.
 Déroulez-moi ce qui sommeille
 Dans l'océan de l'avenir !

LA VOIX.

Voici l'heure où, le cœur libre d'inquiétude,
 Tu te levais jadis pour reprendre l'étude,
 Tes pensers de la veille et tes travaux du jour.
 Seul, poursuivant tout bas tes chimères d'amour,
 Tu gagnais lentement la maison solitaire
 Où ta Déidamia veillait près de sa mère.
 Frank, tu venais t'asseoir au paisible foyer,
 Raconter tes chagrins, sinon les oublier.
 Tous deux sans espérance, et dans la solitude,
 Enfants, vous vous aimiez, et bientôt l'habitude
 Tous les jours, malgré toi, t'enseigna ce chemin,
 Car l'habitude est tout au pauvre cœur humain.

FRANK.

Esprits, il est trop tard, j'ai brûlé ma chaumière!

LA VOIX.

Repens-toi! repens-toi!

FRANK.

Non! non! j'ai tout perdu.

LA VOIX.

Repens-toi! repens-toi!

FRANK.

Non! j'ai maudit mon père.

LA VOIX.

Alors, lève-toi donc, car ton jour est venu.

*Le soleil paraît, Frank s'éveille, Stranio, jeune palatin,
et sa maîtresse, Monna Belcolore, passent à cheval.*

STRANIO.

Holà! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANK.

Attends que je me lève, et prends garde à tes pas.

STRANIO.

Chien, lève-toi plus vite, ou reste sur la place.

FRANK.

Tout beau, l'homme à cheval, tu ne passeras pas.

Dégaine-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie.

Allons, pare ceci.

Ils se battent. Stranio tombe.

BELCOLORE.

Comment t'appelles-tu?

FRANK.

Charles Frank.

BELCOLORE.

Tu me plais, et tu t'es bien battu.

Ton pays ?

FRANK.

Le Tyrol.

BELCOLORE.

Me trouves-tu jolie ?

FRANK.

Belle comme un soleil.

BELCOLORE.

J'ai dix-huit ans, — et toi ?

FRANK.

Vingt ans.

BELCOLORE.

Monte à cheval, et viens souper chez moi.

Exeunt.

ACTE DEUXIEME

—

SCÈNE I

Un salon.

FRANK, *devant une table chargée d'or.*

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
O toi, le plus subtil et le plus merveilleux !
Or ! principe de tout, larme au soleil ravie !
Seul dieu toujours vivant, parmi tant de faux dieux
Méduse, dont l'aspect change le cœur en pierre,
Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière
La robe d'innocence et de virginité !
Sublime corrupteur ! — Clef de la volonté ! —
Laisse-moi t'admirer ! — parle-moi, — viens me dire
Que l'honneur n'est qu'un mot, que la vertu n'est rien
Que, dès qu'on te possède, on est homme de bien ;
Que rien n'est vrai que toi ! — Qu'un esprit en délire
Ne saurait inventer de rêves si hardis,
Si monstrueusement en dehors du possible,
Que tu ne puisse encor sur ton levier terrible
Soulever l'univers, pour qu'ils soient accomplis !
— Que de gens cependant n'ont jamais vu qu'en songe
Ce que j'ai devant moi ! — Comme le cœur se plonge

Avec ravissement dans un mouceau pareil ! —
 Tout cela, c'est à moi ; — les sphères et les mondes
 Danseront un millier de valse et de rondes,
 Avant qu'un coup semblable ait lieu sous le soleil ¹.
 Ah ! mon cœur est noyé ! — Je commence à comprendre
 Ce qui fait qu'un mourant que le frisson va prendre
 A regarder son or trouve encor des douceurs,
 Et pourquoi les vieillards se font enfouisseurs.

Comptant.

Quinze mille en argent, — le reste en signature.
 C'est un coup du destin. — Quelle étrange aventure !
 Que ferais-je aujourd'hui, qu'aurais-je fait demain,
 Si je n'avais trouvé Stranio sur mon chemin ?
 Je tue un grand seigneur, et lui prends sa maîtresse ;
 Je m'enivre chez elle, et l'on me mène au jeu.
 A jeun, j'aurais perdu, — je gagne dans l'ivresse ;
 Je gagne et je me lève. — Ah ! c'est un coup de Dieu.

Il ouvre la fenêtre.

Je voudrais bien me voir passer sous ma fenêtre
 Tel que j'étais hier. — Moi, Frank, seigneur et maître
 De ce vaste logis, possesseur d'un trésor,
 Voir passer là-dessous Frank le coureur de lièvres,
 Frank le pauvre, l'œil morne et la faim sur les lèvres,
 Le voir tendre la main et lui jeter cet or.
 Tiens, Frank, tiens, mendiant, prends cela, pauvre hère.

Il prend une poignée d'or.

Il me semble en honneur que le ciel et la terre

1. La terre pourra faire plus de milles danses, etc., etc.

Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient,
Et que depuis hier le monde m'appartient.

Exit.

SCÈNE II

Une route.

MONTAGNARDS, *passant.*

CHANSON DE CHASSE, *dans le lointain.*

Chasseur, hardi chasseur, que vois-tu dans l'espace?
Mes chiens grattent la terre et cherchent une trace,
Debout, mes cavaliers! c'est le pied du chamois. —
Le chamois s'est levé.—Que ma maîtresse est belle! —
Le chamois tremble et fuit.—Que Dieu veille sur elle! —
Le chamois rompt la meute et s'enfuit dans le bois. —
Je voudrais par la main tenir ma belle amie. —
La meute et le chamois traversent la prairie :
Hallali, compagnons, la victoire est à nous! —
Que ma maîtresse est belle, et que ses yeux sont doux!

LE CHOEUR.

Amis, dans ce palais, sur la place où nous sommes,
Respire le premier et le dernier des hommes,
Frank, qui vécut vingt ans comme un hardi chasseur.
Aujourd'hui dans les fers d'une prostituée,
Que fait-il? — Nuit et jour cette enceinte est fermée.
La solitude y règne, image de la mort.
Quelquefois seulement, quand la nuit est venue,
On voit à la fenêtre une femme inconnue

Livrer ses cheveux noirs aux vents affreux du nord.

Frank n'est plus ! sur les monts nul ne l'a vu paraître,
 Puisse-t-il s'éveiller ! — Puisse-t-il reconnaître
 La voix des temps passés ! — Frères, pleurons sur lui.
 Charles ne viendra plus au joyeux hallali,
 Entouré de ses chiens sur les herbes sanglantes,
 Découdre, les bras nus, les biches expirantes,
 S'asseoir au rendez-vous, et boire dans ses mains
 La neige des glaciers, vierge de pas humains.

Exeunt

SCÈNE III

La nuit. - Une terrasse au bord d'un chemin.

MONNA BELCOLORE, FRANK,
assis dans un kiosque.

BELCOLORE.

Dors, ô pâle jeune homme, épargne ta faiblesse.
 Pose jusqu'à demain ton cœur sur ta maîtresse ;
 La force t'abandonne, et le jour va venir
 Carlo, tes beaux yeux bleus sont las, — tu vas dormir

FRANK.

Non, le jour ne vient pas, — non, je veille et je brûle !
 O Belcolor, le feu dans mes veines circule,
 Mon cœur languit d'amour, et si le temps s'enfuit,
 Que m'importe ce ciel, et son jour et sa nuit ?

BELCOLORE.

Ah ! Carlo, mon Carlo, ta tête chancelante

Va tomber dans mes mains, sur ta coupe brûlante.
 Tu t'endors, tu te meurs, tu t'enfuis loin de moi.
 Ah ! lâche efféminé, tu t'endors malgré toi.

FRANK.

Où, le jour va venir. — O ma belle maîtresse !
 Je me meurs ; oui, je suis sans force et sans jeunesse,
 Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet,
 Et quelquefois la nuit mon spectre m'apparaît.
 Mon Dieu ! si jeune hier, aujourd'hui je succombe.
 C'est toi qui m'as tué, ton beau corps est ma tombe.
 Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil.
 De tes longs cheveux noirs tu m'as fait un linceul.
 Eloigne ces flambeaux, — entr'ouvre la fenêtre.
 Laisse entrer le soleil, c'est mon dernier peut-être.
 Laisse-le-moi chercher, laisse-moi dire adieu
 A ce beau ciel si pur qu'il a fait croire en Dieu !

BELCOLORE.

Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue,
 Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir ?

FRANK.

Tous les amants heureux ont parlé de mourir.
 Toi, me tuer, mon Dieu ! Du jour où je t'ai vue,
 Ma vie a commencé ; le reste n'était rien ;
 Et mon cœur n'a jamais battu que sur le tien.
 Tu m'as fait riche, heureux, tu m'as ouvert le monde.
 Regarde, ô mon amour ! quelle superbe nuit !
 Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit,
 Pourvu que l'âme parle, et que l'âme réponde ?
 L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

BELCOLORE.

Combien as-tu gagné ce soir au lansquenet?

FRANK.

Qu'importe? Je ne sais. — Je n'ai plus de mémoire.
 Voyons, — viens dans mes bras, — laisse-moi t'admirer. —
 Parle, réveille-moi, — conte-moi ton histoire. —
 Quelle superbe nuit! je suis prêt à pleurer.

BELCOLORE.

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANK.

Nous sommes trop heureux pour que je m'en souviene.
 Que dirais-je, d'ailleurs? Ce qui fait les récits,
 Ce sont des actions, des périls dont l'empire
 Est vivace, et résiste à l'heure des oublis.
 Mais moi qui n'ai rien vu, rien fait, qu'ai-je à te dire?
 L'histoire de ma vie est celle de mon cœur;
 C'est un pays étrange où je fus voyageur.
 Ah! soutiens-moi le front, la force m'abandonne!
 Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout.
 Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne,
 Un baiser pour ta vie et qu'on me dise tout.

BELCOLORE, *soupirant.*

Ah! je n'ai pas toujours vécu comme l'on pense.
 Ma famille était noble et puissante à Florence.
 On nous a ruinés; ce n'est que le malheur
 Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur...
 Mon cœur n'était pas fait...

FRANK, *se détournant.*

Toujours la même histoire.

Voici peut-être ici la vingtième catin

A qui je le demande, et toujours ce refrain !
 Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire ?
 Mon Dieu ! dans quel borbier me suis-je donc jeté ?
 J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité !

BELCOLORE.

Quand mon père mourut...

FRANK.

Assez, je t'en supplie.

Je me ferai conter le reste par Julie
 Au premier carrefour où je la trouverai.

Tous deux restent en silence quelque temps.

Dis-moi, ce fameux jour que tu m'as rencontré,
 Pourquoi, par quel hasard, — par quelle sympathie,
 T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie ?
 J'étais couvert de sang, poudreux, et mal vêtu.

BELCOLCRE.

Je te l'ai déjà dit, tu t'étais bien battu.

FRANK.

Parlons sincèrement, je t'ai semblé robuste.
 Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste.
 Je comprends qu'une femme aime les portefaix ;
 C'est un goût comme un autre, il est dans la nature.
 Mais moi, si j'étais femme, et si je les aimais,
 Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure ;
 J'irais tout simplement les prendre aux cabarets ;
 J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.
 Encore un mot : cet homme à qui je t'ai volée
 T'entretenait sans doute, — il était ton amant.

BELCOLORE.

Oui

FRANK.

— Cette affreuse mort ne t'a pas désolée?
 Cet homme, il m'en souvient, râlait horriblement.
 L'œil gauche était crevé, — le pommeau de l'épée
 Avait ouvert le front, — la gorge était coupée.
 Sous les pieds des chevaux l'homme était étendu.
 Comme un lierre arraché qui rampe et qui se traîne
 Pour se suspendre encore à l'écorce d'un chêne,
 Ainsi ce malheureux se trainait suspendu
 Aux restes de sa vie. — Et toi, ce meurtre infâme
 Ne t'a pas de dégoût levé le cœur et l'âme?
 Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas!

BELCOLORE.

Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de pierre?

FRANK.

Et ce que je te dis ne te le lève pas!

BELCOLORE.

Je hais les mots grossiers, — ce n'est pas ma manière.
 Mais quand il n'en faut qu'un, je n'en dis jamais deux.
 Frank, tu ne m'aimes plus.

FRANK.

Qui? moi? Je vous adore.
 J'ai lu, je ne sais où, ma chère Belcolore,
 Que les plus doux instants pour deux amants heureux,
 Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
 Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.
 Quand les sens apaisés sont morts pour le désir;
 Quand, la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
 On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever
 Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver.

Quand l'amie, en prenant la place de l'amante,
 Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
 Comme une fraîche source, où l'onde est confiante,
 Laisse sa pureté trahir sa profondeur.
 C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
 Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
 Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux !
 N'est-ce pas, Belcolor ? n'est-ce pas, mon amie ?

BELCOLORE.

Laisse-moi.

FRANK.

N'est-ce pas que nous sommes heureux ? —

Mais j'y pense ! — il est temps de régler notre vie.
 Comme on ne peut compter sur les jeux de hasard,
 Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard,
 Qui fournira le vin, les meubles et la table.
 Il gardera la nuit, et moi j'aurai le jour.
 Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour.
 J'entends quelque bon tour, adroit et profitable.
 Il aura des amis que nous pourrons griser ;
 Tu seras le chasseur, et moi, le lévrier.
 Avant tout, pour la chambre, une fille discrète,
 Capable de graisser une porte secrète,
 Mais nous la paierons bien ; aujourd'hui tout se vend.
 Quant à moi, je serai le chevalier servant.
 Nous ferons à nous deux la perle des ménages.

BELCOLORE.

Ou tu vas en finir avec tes persifflages,
 Ou je vais tout à l'heure en finir avec toi.
 Veux-tu faire la paix ? Je ne suis pas boudeuse,

Voyons, viens m'embrasser.

FRANK.

Cette fille est hideuse..

Mon Dieu, deux jours plus tard, c'en était fait de moi!

*Il va s'appuyer sur la terrasse; un soldat passe à cheval
sur la route.*

LE SOLDAT, *chantant.*

Un soldat qui va son chemin
Se moque du tonnerre.
Il tient son sabre d'une main,
Et de l'autre son verre.
Quand il meurt, on le porte en terre
Comme un seigneur.
Son cœur est à son amie,
Son bras est à sa patrie,
Et sa tête à l'empereur.

FRANK, *l'appelant*

Holà, l'ami! deux mots. — Vous semblez un compère
De bonne contenance, et de joyeuse humeur.

Vos braves compagnons vont-ils entrer en guerre?
Dans quelle place forte est donc votre empereur?

LE SOLDAT.

A Glurens. — Dans deux jours nous serons en campagne
Je rejoins de ce pas ma corporation.

FRANK.

Venez-vous de la plaine, ou bien de la montagne?
Connaissez-vous mon père, et savez-vous mon nom?

LE SOLDAT.

Oh! je vous connais bien. — Vous êtes du village
Vis-à-vis le moulin. — Que faites-vous donc là?
Venez-vous avec nous?

FRANK.

Oui, certe, et me voilà.

Il descend dans le chemin.

Je ne me suis pas mis en habit de voyage ;
Vous me prêterez bien un vieux sabre là-bas ?

A Belcolore.

Adieu, ma belle enfant, je ne souperai pas.

LE SOLDAT.

On vous équiperà. — Montez toujours en croupe.
Parbleu ! compagnon Frank, vous manquez à la troupe.
Ah ! çà ! dites-moi donc, tout en nous en allant,
S'il est vrai qu'un beau soir...

Ils partent au galop.

BELCOLORE, *sur le balcon.*

Je l'aime cependant.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Devant un palais. — Glurens.

CHOEUR DE SOLDATS.

Telles par l'ouragan les neiges flagellées
Bondissent en sifflant des glaciers aux vallées,
Tels se sont élancés, au signal du combat,
Les enfants du Tyrol et du Palatinat.
Maintenant l'empereur a terminé la guerre.
Les cantons sur leur porte ont plié leur bannière.
Écoutez, écoutez : c'est l'adieu des clairons ;
C'est la vieille Allemagne appelant ses barons.
Remonte maintenant, chasseur du cerf timide ;
Remonte, fils du Rhin, compagnon intrépide,
Tes enfants sur ton cœur vont venir se presser.
Sors de la lourde armure, et va les embrasser.
Soldats, arrêtons-nous. — C'est ici la demeure
Du capitaine Frank, du plus grand des soldats.
Notre vieil empereur l'a serré dans ses bras.
Couronné par le peuple, il viendra tout à l'heure
Souper dans ce palais avec ses compagnons.
Jamais preux chevalier n'a mieux conquis sa gloire.
Il a seul, près d'Insruck, emporté l'aigle noire,

Du cœur de la mêlée aux bouches des canons.
 Vingt fois ses cuirassiers l'ont cru, dans la bataille,
 Coupé par les boulets, brisé par la mitraille.
 Il avançait toujours, toujours en éclaireur,
 On le voyait du feu sortir comme un plongeur.
 Trois balles l'ont frappé ; — sa trace était suivie ;
 Mais le dieu des hasards n'a voulu de sa vie
 Que ce qu'il en fallait pour gagner ses chevrons,
 Et pouvoir de son sang dorer ses éperons.
 Mais que nous veut ici cette fille italienne,
 Les cheveux en désordre, et marchant à grands pas ?
 Où courez-vous si fort, femme ? On ne passe pas.

Entre Belcolore.

BELCOLORE.

Est-ce ici la maison de votre capitaine ?

LES SOLDATS.

Oui. — Que lui voulez-vous ? — Parlez au lieutenant.

LE LIEUTENANT.

On ne peut ni passer ni monter, ma princesse.

BELCOLORE.

Il faut Lien que je passe et que j'entre pourtant.
 Mon nom est Belcolore, et je suis sa maîtresse.

LE LIEUTENANT.

Parbleu ! ma chère enfant, je vous reconnais bien.
 J'en suis au désespoir, mais je suis ma consigne.
 Si Frank est votre amant, tant mieux ; je n'en crois rien :
 Ce serait un honneur dont vous n'êtes pas digne.

BELCOLORE.

S'il n'est pas mon amant, il le sera ce soir.

Je l'aime ; comprends-tu ? Je l'aime. — Il m'a quittée

Et je viens le chercher, si tu veux le savoir.

LES SOLDATS.

Quelle tête de fer a donc cette effrontée,
Qui court après les gens, un stylet à la main ?

BELCOLORE.

Il me sert de flambeau pour m'ouvrir le chemin.
Allons, écartez-vous, et montrez-moi la porte.

LE LIEUTENANT.

Puisque vous le voulez, ma belle, la voilà.
Qu'elle entre, et qu'on lui donne un homme pour escorte.
C'est un diable incarné que cette femme-là.

*Belcolore entre dans le palais. Entre Frank couronné,
à cheval.*

CHOEUR DU PEUPLE.

Couvert de ces lauriers, il te sied, ô grand homme,
De marcher parmi nous comme un triomphateur.
La guerre est terminée, et l'empereur se nomme
Ton royal débiteur.

Descends, repose-toi. — Reste dans l'hippodrome,
Lave tes pieds sanglants, victorieux lutteur.

Frank descend de cheval.

CHOEUR DES CHEVALIERS.

Homme heureux, jeune encor tu récoltes la gloire,
Cette plante tardive, amante des tombeaux.
La terre qui t'a vu chasse de sa mémoire
L'ombre de ses héros.

Pareil à Béatrix au seuil du purgatoire,
Tes ailes vont s'ouvrir vers des chemins nouveaux.

LE PEUPLE.

Allons, que ce beau jour, levé sur une fête,

Dans un joyeux banquet finisse dignement.

Tes convives de fleurs ont couronné leur tête;

Ton vieux père t'attend.

Que tardons-nous encore ? Allons, la table est prête.

Entrons dans ton palais ; déjà la nuit descend.

Ils entrent dans le palais.

SCÈNE II

FRANK, GUNTHER, *restés seuls.*

GUNTHER.

Ne les suivez-vous pas, seigneur, sous ce portique ?

O mon maître, au milieu d'une fête publique,

Qui d'un si juste coup frappe nos ennemis,

Avez-vous distingué le cœur de vos amis ?

Hélas ! les vrais amis se taisent dans la foule ;

Il leur faut, pour s'ouvrir, que ce vain flot s'écoule.

O mon frère, ô mon maître ! ils t'ont proclamé roi !

Dieu merci, quoique vieux, je puis encor te suivre,

Jeune soleil levant, si le ciel me fait vivre.

Je ne suis qu'un soldat, seigneur, excusez-moi.

Mon amitié vous blesse, et vous est importune.

Ne partagez-vous point l'allégresse commune ?

Qui vous arrête ici ! Vous devez être las.

La peine et le danger font les joyeux repas.

LE CHŒUR, *dans la maison.*

Chantons, et faisons vacarme,

Comme il convient à de dignes buveurs.
 Vivent ceux que le vin désarme !
 Les jours de combat ont leur charme ;
 Mais la paix a bien ses douceurs.

GUNTHER.

Seigneur, mon cher seigneur, pourquoi ces regards sombres ?
 Le vin coule et circule. — Entendez-vous ces chants ?
 Des convives joyeux je vois flotter les ombres,
 Derrière ces vitraux de feux resplendissants.

LE CHOEUR, *à la fenêtre.*

Frank, pourquoi tardes-tu ? — Gunther, si notre troupe
 Ne fait pas, sous ce toit, peur à vos cheveux blancs,
 Soyez le bienvenu pour vider une coupe.
 Nous sommes assez vieux pour oublier les ans.

GUNTHER.

La pâleur de la mort est sur votre visage,
 Seigneur. — D'un noir souci votre esprit occupé
 Méconnaît-il ma voix ? — De quel sombre nuage
 Les rêves de la nuit l'ont-ils enveloppé ?

FRANK.

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
 Ce matin de mon camp je me suis écarté :
 J'avais soif ; mon cheval marchait dans la poussière ;
 Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
 J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
 Une pauvre laitière, un enfant de quinze ans,
 Que je connais, Gunther. — Sa mère est mon amie,
 J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
 Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. —
 (Les lèvres des enfants s'ouvrent, comme les roses,

Au souffle de la nuit.) — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes.
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche,
Elle avait à moitié laissé quelque chanson,
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans les miennes,
Je me suis incliné, — sans l'éveiller pourtant. —
O Gunther ! J'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Devant le palais de Frank. La porte est tendue en noir. On dresse un catafalque.

FRANK, *vêtu en moine et masqué* ;
DEUX SERVITEURS.

FRANK.

Que l'on apporte ici les cierges et la bière.
Souvenez-vous surtout que c'est moi qu'on enterre,
Moi, capitaine Frank, mort hier dans un duel.
Pas un mot, — ni regard, — ni haussement d'épaules ;
Pas un seul mouvement qui sorte de vos rôles.
Songez-y. — Je le veux.

Les serviteurs s'en vont.

Eh bien ! juge éternel,
Je viens t'interroger. Les transports de la fièvre
N'agitent pas mon sein. — Je ne viens ni railler
Ni profaner la mort. — J'agis sans conseiller.
Regarde, et réponds-moi. — Je fais comme l'orfèvre
Qui frappe sur le marbre une pièce d'argent.
Il reconnaît au son la pure fonderie ;
Et moi, je viens savoir quel son rendra ma vie,
Quand je la frapperai sur ce froid monument.

Déjà le jour paraît; — le soldat sort des tentes.
 Maintenant le bois vert chante dans le foyer;
 Les rames du pêcheur et du contrebandier
 Se lèvent, de terreur et d'espoir palpitantes.
 Quelle agitation, quel bruit dans la cité!
 Quel monstre remuant que cette humanité!
 Sous ces dix mille toits, que de corps, que d'entrailles!
 Que de sueurs sans but, que de sang, que de fiel!
 Sais-tu pourquoi tu dors et pourquoi tu travailles,
 Vieux monstre aux mille pieds, qui te crois éternel?
 Cet honnête cercueil a quelques pieds, je pense,
 De plus que mon berceau. — Voilà leur différence.
 Ah! pourquoi mon esprit va-t-il toujours devant,
 Lorsque mon corps agit? Pourquoi dans ma poitrine
 Ai-je un ver travailleur, qui toujours creuse et mine,
 Si bien que sous mes pieds tout manque en arrivant?

Entre le chœur des soldats et du peuple.

LE CHŒUR.

On dit que Frank est mort. Quand donc? comment s'appelle
 Celui qui l'a tué? — Quelle était la querelle?
 On parle d'un combat. — Quand se sont-ils battus?

FRANK, *masqué*¹.

A qui parlez-vous donc? Il ne vous entend plus.

Il leur montre la bière.

1. Frank, durant cette scène, doit déguiser sa voix. Je prie ceux qui la trouveraient invraisemblable d'aller au bal de l'Opéra. Un de mes amis fit déguiser sa servante au carnaval et la plaça dans son salon, au milieu d'un bal où personne n'était masqué. On ne lui avait mis qu'un petit masque sans barbe qui ne cachait point la bouche; et cependant elle

LE CHOEUR, *s'inclinant.*

S'il est un meilleur monde au-dessus de nos têtes,
O Frank ! si du séjour des vents et des tempêtes
Ton âme sur ces monts plane et voltige encor,
Si ces rideaux de pourpre et ces ardents nuages,
Que chasse dans l'éther le souffle des orages,
Sont des guerriers couchés dans leurs armures d'or,
Penche-toi, noble cœur, sur ces vertes collines,
Et vois tes compagnons briser leurs javelines
Sur cette froide terre, où ton corps est resté !

GUNTHER, *accourant.*

Quoï! si brave et si jeune, et sitôt emporté!
Mon Frank ! est-ce bien vrai, messieurs ? Ah ! mort funeste!
Moi qui ne demandais qu'à vivre assez longtemps
Pour te voir accomplir ta mission céleste !
Me voilà seul au monde avec mes cheveux blancs!
Moi qui n'avais de jeune encor que ta jeunesse !
Moi qui n'aimais que toi ! Misérable vieillesse !
Je ne te verrai plus, mon Frank ! On t'a tué.

FRANK, *à part.*

Ce pauvre vieux Gunther, je l'avais oublié.

LE CHOEUR.

Qu'on voile les tambours, que le prêtre s'avance,
A genoux, compagnons, tête nue et silence.
Qu'on dise devant nous la prière des morts.
Nous voulons au tombeau porter le capitaine.

lansa presque deux heures entières, sans être reconnue, avec des jeunes gens à qui elle avait apporté deux cents verres d'eau dans sa vie.

Il est mort en soldat, sur la terre chrétienne.
L'âme appartient à Dieu ; l'armée aura le corps.

TROIS MOINES, *s'avancant.*

CHANT.

Le Seigneur sur l'ombre éternelle
Suspend son ardente prunelle,
Et, glorieuse sentinelle,
Attend les bons et les damnés.
Il sait qui tombe dans sa voie ;
Lorsqu'il jette au néant sa proie,
Il dit aux maux qu'il nous envoie :
« Comptez les morts que vous prenez. »

LE CHOEUR, *à genoux.*

Seigneur, j'ai plus péché que vous ne pardonnez.

LES MOINES.

Il dit aux épaisses batailles :
« Comptez vos chefs sans funérailles,
Qui pour cercueil ont les entrailles
De la panthère et du lion ;
Que le juste triomphe ou fuie,
Comptez, quand le glaive s'essuie,
Les morts tombés comme la pluie
Sur la montagne et le sillon. »

LE CHOEUR.

Seigneur, préservez-moi de la tentation.

LES MOINES.

« Car un jour de pitié profonde,
Ma parole, en terreur féconde,
Sur le pôle arrêtant le monde,
Les trépassés se lèveront ;

Et des mains vides de l'abîme
 Tombera la frêle victime,
 Qui criera : Grâce ! — et de son crime
 Trouvera la tache à son front. •

LE CHOEUR.

Et mes dents grinceront ! mes os se sécheront !

LES MOINES.

Qu'il vienne d'en bas ou du faite,
 Selon le dire du prophète,
 Justice à chacun sera faite,
 Ainsi qu'il aura mérité.
 Or donc, gloire à Dieu notre père !
 Si l'impie a vécu prospère,
 Que le juste en son âme espère !
 Gloire à la sainte Trinité !

FRANK, *à part.*

C'est une jonglerie atroce, en vérité !
 O toi qui les entends, suprême Intelligence,
 Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance !
 Quel bourreau rancunier, brûlant à petit feu !
 Toujours la peur du feu. — C'est bien l'esprit de Rome.
 Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait homme.
 J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

LE CHOEUR.

Notre tâche, messieurs, n'est pas encor remplie,
 Nous avons pour son âme imploré le pardon.
 Si l'un de nous connaît l'histoire de sa vie,
 Qu'il s'avance et qu'il parle.

FRANK, *à part.*

Ah ! nous y voilà donc.

UN OFFICIER, *sortant des rangs.*

Soldats et chevaliers, braves compagnons d'armes,
Si jamais homme au monde a mérité vos larmes,
C'est celui qui n'est plus. — Charle était mon ami.
J'ai le droit d'être fier dès qu'il s'agit de lui,
— Né dans un bourg obscur, au fond d'une chaumière,
Frank chez des montagnards vécut longtemps en frère,
En fils, — chéri de tous, et de tous bienvenu.

FRANK, *s'avancant.*

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu.
Frank était détesté de tout le voisinage.
Est-il ici quelqu'un qui soit de son village?
Demandez si c'est vrai. — Moi, j'en étais aussi.

LE PEUPLE.

Moine, n'interromps pas. — Cet homme est son ami.

LES SOLDATS.

C'est vrai que le cher homme avait l'âme un peu fière ;
S'il aimait ses voisins, il n'y paraissait guère,
Un certain jour surtout qu'il brûla sa maison
Je n'en ai jamais su, quant à moi, la raison.

L'OFFICIER.

Si Charle eut des défauts, ne troublons pas sa cendre.
Sont-ce de tels témoins qu'il nous convient d'entendre ?
Soldats, Frank se sentait une autre mission.
Qui jamais s'est montré plus vif dans l'action,
Plus fort dans le conseil ? Qui jamais mieux que Charle
Prouva son éloquence à l'heure où le bras parle ?
Vous le savez, soldats, j'ai combattu sous lui ;
Je puis dire à mon tour : Moi, j'en étais aussi.
Une ardeur sans égale, un courage indomptable,

Un homme encor meilleur qu'il n'était redoutable,
Une âme de héros, — voilà ce que j'ai vu.

FRANK.

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu
Frank n'a jamais été qu'un coureur d'aventure,
Qu'un fou, risquant sa vie et celle des soldats,
Pour briguer des honneurs qu'il ne méritait pas.
Né sans titres, sans bien, parti d'une mesure,
Il faisait au combat ce qu'on fait aux brelans,
Il jouait tout ou rien, — la mort ou la fortune.
Ces gens-là bravent tout, — l'espèce en est commune;
Ils inondent les ports, l'armée et les couvents.
Croyez-vous que ce Frank valût sa renommée?
Qu'il respectât les lois? qu'il aimât l'empereur?
Il a vécu huit jours, avant d'être à l'armée,
Avec la Belcolor, comme un entremetteur.
Est-il ici quelqu'un qui dise le contraire?

LES SOLDATS.

Ma foi! depuis le jour qu'il a quitté son père,
C'est vrai que ledit Frank a fait plus d'un métier.
Nous la connaissons bien, nous, Monna Belcolore.
Elle couchait chez lui, — nous l'avons vue hier.

LE PEUPLE.

Laissez parler le moine! —

FRANK.

Il a fait pis encore:

Il a réduit son père à la mendicité.
Il avait besoin d'or pour cette courtisane;
Le peu qu'il possédait c'est là qu'il l'a porté.
Soldats, que faites-vous à celui qui profane

La cendre d'un bon fils et d'un homme de bien?
J'ai mérité la mort, si ce crime est le mien.

LE PEUPLE.

Dis-nous la vérité, moine, et parle sans crainte.

FRANK.

Mais si les Tyroliens qui sont dans cette enceinte
Trouvent que j'ai raison, s'ils sont prêts au besoin
A faire comme moi, qui prends Dieu pour témoin...

LES TYROLIENS.

Oui, oui, nous l'attestons, Frank est un misérable.

FRANK.

Le jour qu'il refusa sa place à votre table,
Vous en souvenez-vous ?

LES TYROLIENS.

Oui, oui, qu'il soit maudit.

FRANK.

Le jour qu'il a brûlé la maison de son père ?

LES SOLDATS.

Oui ! Le moine sait tout.

FRANK.

Et si, comme on le dit,

Il a tué Stranio sur le bord de la route...

LE PEUPLE.

Stranio, ce palatin que Brandel a trouvé
Au fond de la forêt, couché sur le pavé ?

FRANK.

C'est lui qui l'a tué !

LES SOLDATS.

Pour le piller, sans doute !

Misérable assassin ! meurtrier sans pitié !

FRANK.

Et son orgueil de fer, l'avez-vous oublié?

TOUS.

Jetons sa cendre au vent !

FRANK.

Au vent le parricide!

Le coupeur de jarrets, l'incendiaire au vent !

Allons, brisons ceci.

Il ouvre la bière.

LE PEUPLE ET LES SOLDATS

Moine, la bière est vide.

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide ? alors c'est que Frank est vivant.

LES SOLDATS.

Capitaine, c'est vous !

FRANK, *à l'officier.*

Lieutenant, votre épée.

Vous avez laissé faire une étrange équipée.

Si j'avais été mort, où serais-je à présent ?

Vous ne savez donc pas qu'il y va de la tête !

Au nom de l'empereur, monsieur, je vous arrête ;

Ramenez vos soldats, et rendez-vous au camp.

*Tout le monde sort en silence.*FRANK, *soul*

C'en est fait, — une soif ardente, inextinguible,

Dévorera mes os tant que j'existerai.

O mon Dieu ! tant d'efforts, un combat si terrible,

Un dévouement sans borne, un corps tout balafré...

Allons, un peu de calme, il n'est pas temps encore.

Qui vient de ce côté ? n'est-ce pas Belcolore ?

Ah! ah! nous allons voir; — Tout n'est pas fini là.

Il remet son masque et recouvre la bière. — Entre Belcolore en grand deuil; elle va s'agenouiller sur les marches du catafalque.

C'est bien elle; elle approche, elle vient, — la voilà.
Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,
Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ces cheveux plaqués ce front stupide et fier
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer,
Voilà bien la sirène et la prostituée; —
Le type de l'égout; — la machine inventée
Pour désopiler l'homme et pour boire son sang;
La meule de pressoir de l'abrutissement.

Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle!
Elle épuise, elle tue, et n'en est que plus belle.
Deux anges destructeurs marchent à son côté;
Doux et cruels tous deux, — la mort, — la volupté. —

Je me souviens encor de ces spasmes terribles,
De ces baisers muets, de ces muscles ardents,
De cet être absorbé, blême et serrant les dents.
S'ils ne sont pas divins, ces moments sont horribles.
Quel magnétisme impur peut-il donc en sortir?
Toujours en l'embrassant j'ai désiré mourir.

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond:
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

Il s'approche du tombeau.

Qui donc pleurez-vous là, madame ? êtes-vous veuve ?

BELCOLORE.

Veuve, vous l'avez dit, — de mes seules amours.

FRANK

D'hier, apparemment, — car cette robe est neuve.
Comme le noir vous sied !

BELCOLORE.

D'hier, et pour toujours.

FRANK.

Toujours, avez-vous dit ? — Ah ! Monna Belcolore,
Toujours, c'est bien longtemps.

BELCOLORE.

D'où me connaissez-vous ?

FRANK.

De Naples, où cet hiver je te cherchais encore.
Naples est si beau, ma chère, et son ciel est si doux !
Tu devrais bien venir m'aider à m'y distraire.

BELCOLORE.

Je ne vous remets pas.

FRANK.

Bon ! tu m'as oublié !

Je suis masqué d'ailleurs, et que veux-tu, ma chère ?
Ton cœur est si peuplé, je m'y serai noyé.

BELCOLORE.

Passez votre chemin, moine, et laissez-moi seule.

FRANK.

Bon ! si tu pleures tant, tu deviendras bégueule.
Voyons, ma belle amie, à parler franchement,
Tu vas te trouver seule, et tu n'as plus d'amant.
Ton capitaine Frank n'avait ni sou ni maille.

C'était un bon soldat, charmant à la bataille ;
 Mais quel pauvre écolier en matière d'amour !
 Sentimental la nuit, et persifleur le jour.

BELCOLORE.

Tais-toi, moine insolent, si tu tiens à ton âme ;
 Il n'est pas toujours bon de me parler ainsi.

FRANK.

Ma foi, les morts sont morts : — si vous voulez, madame,
 Cette bourse est à vous, cette autre et celle-ci :
 Et voilà le papier pour faire l'enveloppe.

Il couvre la bière d'or et de billets.

BELCOLORE.

Si je te disais oui, tu serais mal tombé.

FRANK, à part.

Ah ! voilà Jupiter qui tente Danaé.

Haut.

Je vous en avertis, je suis très-misanthrope ;
 Je vous enfermerai dans le fond d'un palais.
 J'ai l'humeur bilieuse, et je bats mes valets.
 Quand je digère mal, j'entends qu'on m'obéisse.
 J'aime qu'on soit joyeux lorsque j'ai la jaunisse,
 Et quand je ne dors pas tout le monde est debout.
 Je suis capricieux, — êtes-vous de mon goût ?

BELCOLORE.

Non, par la sainte croix !

FRANK.

Si vous aimez les roubles,
 Il m'en reste encor là, mais je n'ai que des doubles

Il jette une autre bourse sur la bière,

BELCOLORE.

Tu me donnes cela ?

FRANK, *à part.*

Voyez l'attraction !

Comme la chair est faible à la tentation !

Haut.

J'ai de plus un ulcère à côté de la bouche
 Qui m'a défiguré ; — je suis maigre, et je louche :
 Mais ces misères-là ne te dégoûtent pas.

BELCOLORE.

Vous me faites frémir.

FRANK.

J'ai là, Dieu me pardonne,
 Certain bracelet d'or qu'il faut que je vous donne.
 Il ira bien, je pense, avec ce joli bras.

Il jette un bracelet sur la bière.

Cet ulcère est horrible, il m'a rongé la joue,
 Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je l'avoue,
 Mais depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux ;
 J'ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux.

BELCOLORE.

Dieu du ciel, quelle horreur !

FRANK.

J'ai là, sous ma simarre,
 Un collier de rubis d'une espèce assez rare.

Il jette un collier sur la bière.

BELCOLORE.

Il est fait à Paris ?

FRANK, *à part.*

Voyez-vous le poisson,

Comme il vient à fleur d'eau reprendre l'hameçon !

Haut.

Si c'était tout, du moins ! Mais cette affreuse plaie
Me donne l'air d'un mort traîné sur une claie ;
Elle pompe mon sang, mes os sont cariés
De la nuque du crâne à la plante des pieds...

BELCOLORE.

Assez, au nom du ciel ! je vous demande grâce !

FRANK.

Si tu t'en vas, rends-moi ce que je t'ai donné.

BELCOLORE.

Vous mentez à plaisir.

FRANK.

Veux-tu que je t'embrasse ?

BELCOLORE.

Eh bien ! oui, je le veux.

FRANK, *à part.*

Tu pâlis, Danaé.

Il lui prend la main.

Haut.

Regarde, mon enfant, cette rue est déserte.
Dessous ce catafalque est un profond caveau.
Descendons-y tous deux ; — la porte en est cuverte.

BELCOLORE.

Sous la maison de Frank !

FRANK, *à part.*

— Pourquoi pas mon tombeau ?

Haut.

— Au fait, nous sommes seuls ; cette bière est solide.
Asseyons-nous dessus. — Nous serons en plein vent.

Qu'en dites-vous, mon cœur ?

Il écarte le drap mortuaire ; la bière s'ouvre.

BELCOLORE.

Moine, la bière est vide

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide ? alors c'est que Frank est vivant.

— Va-t'en, prostituée, ou ton heure est venue !

— Va-t'en, ne parle pas ! ne te retourne pas !

Il la chasse son poignard à la main.

FRANK, *seul.*

Ta lame, ô mon stylet, est belle toute nue
Comme une belle vierge. O mon cœur et mon bras,
Pourquoidonc tremblez-vous, et pourquoi l'un de l'autre
Vous approchez-vous donc, comme pour vous unir ?
Oui, c'était ma pensée ; — était-ce aussi la vôtre,
Providence de Dieu, que tout allait finir ?

Et toi, morne tombeau, tu m'ouvres ta mâchoire.
Tu ris, spectre affamé. Je n'ai pas peur de toi.
Je renierai l'amour, la fortune et la gloire ;
Mais je crois au néant, comme je crois en moi.
Le soleil le sait bien, qu'il n'est sous sa lumière
Qu'une immortalité, celle de la matière.
La poussière est à Dieu ; — le reste est au hasard.
Qu'a fait le vent du nord des cendres de César ?
Une herbe, un grain de blé, mon Dieu, voilà la vie.
Mais moi, fils du hasard, moi Frank, avoir été
Un petit monde, un tout, une forme pétrie,
Une lampe où brûlait l'ardente volonté,
Et que rien, après moi, ne reste sur le sable,
Où l'ombre de mon corps se promène ici-bas,

Rien ! pas même un enfant, un être périssable !
Rien qui puisse y clouer la trace de mes pas !
Rien qui puisse crier d'une voix éternelle
A ceux qui téteront la commune mamelle :
Moi, votre frère aîné, je m'y suis suspendu !
Je l'ai tétée aussi, la vivace marâtre ;
Elle m'a, comme à vous, livré son sein d'albâtre...
— Et pourtant, jour de Dieu, si je l'avais mordu ?
Si je l'avais mordu, le sein de la nourrice ?
Si je l'avais meurtri d'une telle façon
Qu'elle en puisse à jamais garder la cicatrice,
Et montrer sur son cœur les dents du nourrisson ?
Qu'importe le moyen, pourvu qu'on s'en souviennne ?
Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.
Le mal est plus solide : Erostrate a raison.
Empédocle a vaincu les héros de l'histoire,
Le jour qu'en se lançant dans le cœur de l'Etna,
Du plat de sa sandale il souffleta la gloire,
Et la fit trébucher si bien qu'elle y tomba.
Que lui faisait le reste ? Il a prouvé sa force.
Les siècles maintenant peuvent se remplacer ;
Il a si bien gravé son chiffre sur l'écorce
Que l'arbre peut changer de peau sans l'effacer.
Les parchemins sacrés pourriront dans les livres ;
Les marbres tomberont comme des hommes ivres,
Et la langue d'un peuple avec lui s'éteindra.
Mais le nom de cet homme est comme une momie,
Sous les baumes puissants pour toujours endormie,
Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera.
Je ne veux pas mourir. — Regarde-moi, Nature.

Ce sont deux bras nerveux que j'agite dans l'air,
 C'est dans tous tes néants que j'ai trempé l'armure
 Qui me protégera de ton glaive de fer.
 J'ai faim. — Je ne veux pas quitter l'hôtellerie.
 Allons, qu'on se remue et qu'on me rassasie,
 Ou sinon, je me fais l'intendant de ma faim.
 Prends-y garde; je pars. — N'importe le chemin. —
 Je marcherai, — j'irai, — partout où l'âme humaine
 Est en spectacle, et souffre. — Ah! la haine! la haine!
 La seule passion qui survive à l'espoir!
 Tu m'as déjà hanté, boîteuse au manteau noir.
 Nous nous sommes connus dans la maison de chaume;
 Mais je ne croyais pas que ton pâle fantôme,
 De tous ceux qui dans l'air voltigeaient avec toi,
 Dût être le dernier qui restât près de moi.
 Eh bien! baise-moi donc, triste et fidèle amie.
 Tu vois, j'ai soulevé les voiles de ma vie. —
 Nous partirons ensemble; — et toi qui me suivras,
 Comme une sœur pieuse, aux plus lointains climats,
 Tu seras mon asile et mon expérience.
 Si le doute, ce fruit tardif et sans saveur,
 Est le dernier qu'on cueille à l'arbre de science,
 Qu'ai-je à faire de plus, moi qui le porte au cœur?
 Le doute! il est partout; et le courant l'entraîne,
 Ce linceul transparent, que l'incrédulité
 Sur le bord de la tombe a laissé par pitié
 Au cadavre flétri de l'espérance humaine!
 O siècles à venir! quel est donc votre sort?
 La gloire comme une ombre au ciel est remontée.
 L'amour n'existe plus; — la vie est dévastée, —

Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.

Tels que dans un pillage, en un jour de colère,
On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire,
Des meurtriers, courbés dans un silence affreux,
Égorger une vierge, et dans ses longs cheveux
Plonger leurs mains de sang; — la frêle créature
Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés: —
Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement, sous les cieux dépeuplés.

Que vous restera-t-il, enfants de nos entrailles,
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité?
Ah! tu nous maudiras, pâle postérité!
Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde.
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher;
Puis ils crieront à Dieu: Père, elle était féconde.
A qui donc as-tu dit de nous la dessécher?

Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes;
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté, de votre main de glace,
Sur tous les monuments la même inscription,
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres allées
De ce jardin muet? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir; —
Les feuilles des forêts tomberont une à une,
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune

Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir ;
 Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible ; —
 Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
 Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé ;
 Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
 A cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle tombe,
 Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.

Ah ! vous avez voulu faire les Prométhées ;
 Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
 Refondre et repétrir l'œuvre du Créateur !
 Il valait mieux que vous ce hardi tentateur,
 Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans âme,
 Il releva la tête et demanda le feu.
 Vous, votre homme était fait ! vous, vous aviez la flamme !
 Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.

Le mépris, Dieu puissant, voilà donc la science !
 L'éternelle sagesse est l'éternel silence ;
 Et nous aurons réduit, quand tout sera compté,
 Le balancier de l'âme à l'immobilité.

Quel hideux océan est-ce donc que la vie,
 Pour qu'il faille y marcher à la superficie,
 Et glisser au soleil en effleurant les eaux,
 Comme ce fils de Dieu qui marchait sur les flots ?
 Quels monstres effrayants, quels difformes reptiles
 Labourent donc les mers sous les pieds des nageurs,
 Pour qu'on trouve toujours les vagues si tranquilles,
 Et la pâleur des morts sur le front des plongeurs !
 A-t-elle assez trainé, cette éternelle histoire
 Du néant de l'amour, du néant de la gloire,
 Et de l'enfant prodigue auprès de ses pourceaux !

Ah ! sur combien de lits, sur combien de berceaux
 Elle est venue errer, d'une voix lamentable,
 Cette complainte usée et toujours véritable,
 De tous les insensés que l'espoir a conduit !
 Pareil à ce Gygès, qui fuyait dans la nuit
 Le fantôme royal de la pâle baigneuse
 Livrée un seul instant à son ardent regard,
 Le jeune ambitieux porte une plaie affreuse,
 Tendre encor, mais profonde, et qui saigne à l'écart.
 Ce qu'il fait, ce qu'il voit des choses de la vie,
 Tout le porte, l'entraîne à son but idéal,
 Clarté fuyant toujours, et toujours poursuivie,
 Étrange idole, à qui tout sert de piédestal.
 Mais si tout en courant la force l'abandonne,
 S'il se retourne, et songe aux êtres d'ici-bas,
 Il trouve tout à coup que ce qui l'entourne
 Est demeuré si loin qu'il n'y reviendra pas.
 C'est alors qu'il comprend l'effet de son vertige,
 Et que, s'il ne regarde au ciel, il va tomber.
 Il marche ; — son génie à poursuivre l'oblige ; —
 Il marche, et le terrain commence à surplomber. —
 Enfin, — mais n'est-il pas une heure dans la vie
 Où le génie humain rencontre la folie ?
 Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant.
 Tous deux y sont montés, mais un seul redescend.
 O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles,
 Magnifique univers, en est-ce ainsi partout ?
 O nuit, profonde nuit, spectre toujours debout,
 Large création, quand tu lèves tes voiles
 Pour te considérer dans ton immensité,

Vois-tu du haut en bas la même nudité ?
 Dis-moi donc, en ce cas, dis-moi, mère imprudente,
 Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente,
 Si tu ne connais pas de source où l'étancher ?
 Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher.
 L'arbuste a sa rosée, et l'aigle a sa pâture.
 Et moi, que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi ?
 Pourquoi les arbrisseaux n'ont-ils pas soif aussi ?
 Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
 Si tu savais toi-même, avant de la lancer,
 Que tu la dirigeais vers un but impossible,
 Et que le dard, parti de ta corde terrible,
 Sans rencontrer l'oiseau, pouvait te traverser ?
 Mais cela te plaisait. — C'était réglé d'avance.
 Ah ! le vent du matin ! le souffle du printemps !
 C'est le cri des vieillards. — Moi, mon Dieu, j'ai vingt ans !

Oh ! si tu vas mourir, ange de l'espérance,
 Sur mon cœur, en partant, viens encor te poser ;
 Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.
 Viens à moi. — Je suis jeune, et j'aime encor la vie.
 Intercède pour moi ; — demande si les cieux
 Ont une goutte d'eau pour une fleur flétrie. —
 Bel ange, en la buvant, nous mourrons tous les deux.

Il se jette à genoux ; un bouquet tombe de son sein.

Qui me jette à mes pieds mon bouquet d'églantine ?
 As-tu donc si longtemps vécu sur ma poitrine,
 Pauvre herbe ! — C'est ainsi que ma Déidamia
 Sur le bord de la route à mes pieds te jeta.

ACTE CINQUIÈME

—

SCÈNE I

Une place.

DÉIDAMIA, LES VIERGES ET LES FEMMES.

DÉIDAMIA.

Tressez-moi ma guirlande, ô mes belles chéries!
Couronnez de vos fleurs mes pauvres rêveries.
Posez sur ma langueur votre voile embaumé;
Au coucher du soleil j'attends mon bien-aimé.

LES VIERGES.

Adieu, nous te perdons, ô fille des montagnes!
Le bonheur nous oublie en venant te chercher.
Arrose ton bouquet des pleurs de tes compagnes;
Fleur de notre couronne, on va t'en arracher.

LES FEMMES.

Vierge, à ton beau guerrier nous allons te conduire.
Nous te dépouillerons du manteau virginal.
Bientôt les doux secrets qu'il nous reste à te dire,
Feront trembler ta main sous l'anneau nuptial.

LES VIERGES.

L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine;
Tu ne jetteras plus la toison des béliers

Sous les lions d'airain, pères de la fontaine,
Et la neige oubliera la forme de tes pieds.

LES FEMMES.

Que ton visage est beau ! comme on y voit, ma chère,
Le premier des attraits, la beauté du bonheur !
Comme Frank va t'aimer ! comme tu vas lui plaire,
O ma belle Diane, à ton hardi chasseur !

DÉIDAMIA.

Je souffre cependant. — Si vous me trouvez belle,
Dites-le-lui, mes sœurs, il m'en aimera mieux.
Mon Dieu, je voudrais l'être, afin qu'il fût heureux.
Ne me comparez pas à la jeune immortelle :
Hélas ! de ta beauté je n'ai que la pâleur,
O Diane, et mon front la doit à ma douleur.
Ah ! comme j'ai pleuré ! comme tout sur la terre
Pleurait autour de moi, quand mon Charle avait fui !
Comme je m'asseyais, à côté de ma mère,
Le cœur gros de soupirs ! — Mes sœurs, dites-le-lui !

SCÈNE II

LES MONTAGNARDS.

Ainsi Frank n'est pas mort : — c'est la fable éternelle
Des chasseurs à l'affût d'une fausse nouvelle,
Et ceux qui vendaient l'ours ne l'avaient pas tué.
Comme il leur a fait peur, quand il s'est réveillé !

Mais aujourd'hui qu'il parle, il faut bien qu'on se taise.
 On avait fait jadis, quand l'Hercule Farnèse
 Fut jeté dans le Tibre, un Hercule nouveau.
 On le trouvait pareil, on le disait plus beau :
 Le modèle était mort, et le peuple crédule
 Ne sait que ce qu'il voit. — Pourtant le vieil Hercule
 Sortit un jour des eaux ; l'athlète colossal
 Fut élevé dans l'air à côté de son ombre,
 Et le marbre insensé tomba du piédestal.
 Frank renaît : — ce n'est plus cet homme au regard sombre,
 Au front blême, au cœur dur, et dont l'oisiveté
 Laissait sur ses talons traîner sa pauvreté.
 C'est un gai compagnon, un brave homme de guerre,
 Qui frappe sur l'épaule aux honnêtes fermiers :
 Aussi, Dieu soit loué, ses torts sont oubliés.
 Et nous voilà tous prêts à boire dans son verre.
 C'est aujourd'hui sa noce avec Déidamia.
 Quel bon cœur de quinze ans ! et quelle ménagère !
 S'il fut jamais aimé, c'est bien de celle-là.
 Un soldat m'a conté l'histoire de la bière.
 Il paraît que d'abord Frank s'était mis dedans.
 Deux de ses serviteurs, ses deux seuls confidents,
 Fermèrent le couvercle, et, dès la nuit venue,
 Le prêtre et les flambeaux traversèrent la rue.
 Après que sur leur dos les porteurs l'eurent pris
 « Vous laisserez, dit-il, un trou pour que l'air passe.
 Puisque je dois un jour voir la mort face à face.
 Nous ferons connaissance, et serons vieux amis »
 Il se fit emporter dans une sacristie ;
 Regardant par son trou le ciel de la patrie,

Il s'en fut au saint lieu dont les chiens sont chassés,
 Sifflant dans son cercueil l'hymne des trépassés.
 Le lendemain matin, il voulut prendre un masque,
 Pour assister lui-même à son enterrement.
 Eh ! quel homme ici-bas n'a son déguisement ?
 Le froc du pèlerin, la visière du casque,
 Sont autant de cachots pour voir sans être vu.
 Et n'en est-ce pas un souvent que la vertu !
 Vrai masque de bouffon, que l'humble hypocrisie
 Promène sur le vain théâtre de la vie,
 Mais qui, mal fixé, tremble, et que la passion
 Peut faire à chaque instant tomber dans l'action.

Exeunt.

SCÈNE III

Une petite chambre.

FRANK, DÉIDAMIA

FRANK.

Et tu m'as attendu, ma petite Mamette !
 Tu comptais jour par jour dans ton cœur et ta tête.
 Tu restais là, debout, sur ton seuil entr'ouvert.

DÉIDAMIA.

Mon ami, mon ami, Mamette a bien souffert !

FRANK.

Les heures s'envolaient, — et l'aurore et la brune

Te retrouvaient toujours sur ce chemin perdu.
 Ton Charles était bien loin. — Toi, comme la fortune,
 Tu restais à sa porte, — et tu m'as attendu !

DÉIDAMIA.

Comme vous voilà pâle et la voix altérée !
 Mon Dieu ! qu'avez-vous fait si loin et si longtemps ?
 Ma mère, savez-vous, était désespérée.
 Mais vous pensiez à nous quand vous aviez le temps ?

FRANK.

J'ai connu dans ma vie un pauvre misérable
 Que l'on appelait Frank, — un être insociable,
 Qui de tous ses voisins était l'aversion.
 La famine et la peur, sœurs de l'oppression,
 Vivaient dans ses yeux creux ; — la maigreur dévorante
 L'avait horriblement décharné jusqu'aux os.
 Le mépris le courbait, et la honte souffrante
 Qui suit le pauvre était attachée à son dos.
 L'univers et ses lois le remplissaient de haine
 Toujours triste, toujours marchant de ce pas lent
 Bont un vieux pâtre suit son troupeau nonchalant,
 Il errait dans les bois, par les monts et la plaine,
 Et braconnant partout, et partout rejeté,
 Il allait gémissant sur la fatalité ;
 Le col toujours courbé comme sous une hache :
 On eût dit un larron qui rôde et qui se cache,
 Si ce n'est pis encore, — un mendiant honteux
 Qui n'ose faire un coup, crainte d'être victime,
 Et, pour toute vertu, garde la peur du crime,
 Ce chétif et dernier lien des malheureux.
 Oui, ma chère Mamette, oui, j'ai connu cet être.

DÉIDAMIA.

Qui donc est là, debout, derrière la fenêtre,
Avec ces deux grands yeux, et cet air étonné ?

FRANK.

Où donc ? Je ne vois rien.

DÉIDAMIA.

Si. — Quelqu'un nous écoute,
Qui vient de s'en aller quand tu t'es retourné.

FRANK.

C'est quelque mendiant qui passe sur la route.
Allons, Déidamia, cela t'a fait pâlir.

DÉIDAMIA.

Eh bien ! et ton histoire, où veut-elle en venir ?

FRANK.

Une autre fois, — c'était au milieu des orgies ;
Je vis dans un miroir, aux clartés des bougies,
Un joueur pris de vin, couché sur un sofa.
Une femme, ou du moins la forme d'une femme,
Le tenait embrassé, comme je te tiens là.
Il se tordait en vain sous le spectre sans âme :
Il semblait qu'un noyé l'eût pris entre ses bras.
Cet homme infortuné... Tu ne m'écoutes pas ?
Voyons, viens m'embrasser.

DÉIDAMIA.

Oh ! non, je vous en prie

Il l'embrasse de force.

Frank, mon cher petit Charle, attends qu'on nous marie ;
Attends jusqu'à ce soir. — Ma mère va venir.
Je ne veux pas, monsieur. — Ah ! tu me fais mourir !

FRANK.

Lumière du soleil, quelle admirable fille !

DÉIDAMIA.

Il faudra, mon ami, nous faire une famille ;
 Nous aurons nos voisins, ton père, tes parents,
 Et ma mère surtout. — Nous aurons nos enfants.
 Toi, tu travailleras à notre métairie ;
 Moi, j'aurai soin du reste et de la laiterie ;
 Et tant que nous vivrons, nous serons tous les deux,
 Tous les deux pour toujours, et nous mourrons bien vieux.
 Vous riez ? Pourquoi donc ?

FRANK.

Oui, je ris du tonnerre.

Oui ; le diable m'emporte ! il peut tomber sur moi.

DÉIDAMIA.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ? voulez-vous bien vous taire ?

FRANK.

Va toujours, mon enfant, je ne ris pas de toi.

DÉIDAMIA.

Qui donc est encor là ? Je te dis qu'on nous guette.

Tu ne vois pas là-bas remuer une tête ?

Là, — dans l'ombre du mur ?

FRANK.

Où donc ? de quel côté ?

Vous avez des terreurs, ma chère, en vérité,

Il la prend dans ses bras.

Il me serait cruel de penser qu'une femme,
 O Mamette, moins belle et moins pure que toi,
 Dans des lieux étrangers, par un autre que moi,
 Pût être autant aimée. — Ah ! j'ai senti mon âme

Qui redevenait vierge à ton doux souvenir,
 Comme l'onde où tu viens mirer ton beau visage
 Se fait vierge, ma chère, et dans ta chaste image
 Sous son cristal profond semble se recueillir !
 C'est bien toi ! je te tiens, — toujours fraîche et jolie,
 Toujours comme un oiseau, prête à tout oublier.
 Voilà ton petit lit, ton rouet, ton métier,
 Œuvre de patience et de mélancolie.
 O toi, qui tant de fois as reçu dans ton sein
 Mes chagrins et mes pleurs, et qui m'as en échange
 Rendu le doux repos d'un front toujours serein,
 Comment as-tu donc fait, dis-moi, mon petit ange,
 Pour n'avoir rien gardé de mes maux, quand mon cœur
 A tant et si souvent gardé de ton bonheur ?

DÉIDAMIA.

Ah ! vous savez toujours, vous autres hypocrites,
 De beaux discours flatteurs bien souvent répétés.
 Je les aime, mon Dieu ! quand c'est vous qui les dites
 Mais ce n'est pas pour moi qu'ils étaient inventés.

FRANK.

Dis-moi, tu ne veux pas venir en Italie ?
 En Espagne ? à Paris ? nous mènerions grand train.
 Avec si peu de frais tu serais si jolie !

DÉIDAMIA.

Est-ce que vous trouvez ce bonnet-là vilain ?
 Vous verrez tout à l'heure, avec ma robe blanche,
 Mes bas à coins brodés, mon bonnet du dimanche,
 Et mon tablier vert. — Vous riez, vous riez ?

FRANK.

Dans une heure d'ici nous serons mariés.

Ce baiser que tu fuis, et que je te dérobe,
 Tu me le céderas, Mamette, de bon cœur.
 Dans une heure, ô mon Dieu ! tu viendras me le rendre.
 Mamette, je me meurs.

DÉIDAMIA.

Ah ! moi, je sais attendre !
 Voyons, laissez-moi donc être un peu votre sœur.
 Une heure, une heure encore, et je serai ta femme.
 Oui, je vais te le rendre, et de toute mon âme,
 Ton baiser dévorant, mon Frank, ton beau baiser !
 Et ton tonnerre alors pourra nous écraser.

FRANK.

Oh ! que cette heure est longue ! oh ! que vous êtes be
 De quelle volupté déchirante et cruelle
 Vous me noyez le cœur, froide Déidamia !

DÉIDAMIA.

Regardez, regardez, la tête est toujours là.
 Qui donc nous guette ainsi ?

FRANK.

Mamette, ô mon amante.
 Ne me détourne pas cette lèvre charmante.
 Non ! quand l'éternité devrait m'ensevelir !

DÉIDAMIA.

Mon ami, mon amant, respectez votre femme.

FRANK.

Non ! non ! quand ton baiser devrait brûler mon âme !
 Non ! quand ton Dieu jaloux devrait nous en punir !

DÉIDAMIA.

Eh bien ! oui, ta maîtresse, — eh bien ! oui, ton amante,
 Ta Mamette, ton bien, ta femme et ta servante.

Et la mort peut venir, et je t'aime, et je veux
 T'avoir là dans mes bras et dans mes longs cheveux,
 Sur ma robe de lin ton haleine embaumée.
 Je sais que je suis belle, et plusieurs m'ont aimée;
 Mais je t'appartenais, j'ai gardé ton trésor.

Elle tombe dans ses bras,

FRANK, *se levant brusquement.*

Quelqu'un est là, c'est vrai.

DÉIDAMIA

Qu'importe ? Charle, Charle

FRANK.

Ah ! massacre et tison d'enfer ! — C'est Belcolor !
 Restez ici, Mamette, il faut que je lui parle,

Il saute par la fenêtre.

DÉIDAMIA.

Mon Dieu ! que va-t-il faire, et qu'est-il arrivé ?
 Le voilà qui revient — Eh bien ! l'as-tu trouvé ?

FRANK, *à la fenêtre, en dehors.*

Non, mais, par le tonnerre, il faudra qu'il y vienne.
 Je crois que c'est un spectre, et vous aviez raison.
 Attendez-moi. — Je fais le tour de la maison.

DÉIDAMIA, *courant à la fenêtre.*

Charles, ne t'en vas pas ! S'il s'enfuit dans la plaine,
 Laisse-le s'envoler, ce spectre de malheur.

Belclore paraît de l'autre côté de la fenêtre et s'enfuit aussitôt.

Au secours ! au secours ! on m'a frappée au cœur.

Déidamia tombe et sort en se traînant.

LES MONTAGNARDS, *accourant au dehors.*

Frank, que se passe-t-il ? On nous appelle, on crie.

Qui donc est là par terre étendu dans son sang?
Juste Dieu ! c'est Mamette ! Ah ! son âme est partie.
Un stilet italien est entré dans son flanc.
Au meurtre ! Frank, au meurtre !

FRANK, *rentrant dans la cabane avec Déidamia
morte dans ses bras,*

O toi, ma bien-aimée!

Sur mon premier baiser ton âme s'est fermée.
Pendant plus de quinze ans tu l'avais attendu,
Mamette, et tu t'en vas sans me l'avoir rendu.

Juillet et août 1832.

A QUOI RÊVENT
LES JEUNES FILLES

COMÉDIE

PERSONNAGES

LE DUC LAERTE.

LE COMTE IRUS, son neveu.

SILVIO.

NINON, }
NINETTE, } jumelles, filles du duc Laërte.

FLORA, servante.

SPADILLE, }
QUINOLA, } domestiques.

La scène est où l'on voudra.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Une chambre à coucher.

NINON, NINETTE.

NINETTE.

Onze heures vont sonner. — Bonsoir, ma chère sœur.
Je m'en vais me coucher.

NINON.

Bonsoir. Tu n'as pas peur
De traverser le parc pour aller à ta chambre ?
Il est si tard ! — Veux-tu que j'appelle Flora ?

NINETTE.

Pas du tout. — Mais vois donc quel beau ciel de septembre !
D'ailleurs, j'ai Bacchanal qui m'accompagnera.
Bacchanal ! Bacchanal !

*Elle sort en appelant son chien.*NINON, *s'agenouillant à son prie-Dieu.*

*O Christe ! dum fixus cruci
Expandis orbi brachia,
Amare da crucem, tuo
Da nos in amplexu mori.*

*Elle se déshabille.*NINETTE, *rentrant épouvantée, et se jetant dans un fauteuil.*

Ma chère, je suis morte.

NINON.

Qu'as-tu ? qu'arrive-t-il ?

NINETTE.

Je ne peux plus parler.

NINON.

Pourquoi ? mon Dieu ! je tremble en te voyant trembler.

NINETTE.

Je n'étais pas, ma chère, à trois pas de ta porte ;
Un homme vient à moi, m'enlève dans ses bras,
M'embrasse tant qu'il peut, me repose par terre,
Et se sauve en courant.

NINON.

Ah ! mon Dieu ! comment faire ?

C'est peut-être un voleur.

NINETTE.

Oh ! non, je ne crois pas.

Il avait sur l'épaule une chaîne superbe,
 Un manteau d'Espagnol, doublé de velours noir,
 Et de grands éperons qui reluisaient dans l'herbe.

NINON.

C'est pourtant une chose étrange à concevoir,
 Qu'un homme comme il faut tente une horreur semblable.
 Un homme en manteau noir, c'est peut-être le diable.
 Oui, ma chère. Qui sait ? Peut-être un revenant.

NINETTE.

Je ne crois pas, ma chère · il avait des moustaches,

NINON.

J'y pense, dis-moi donc, si c'était un amant !

NINETTE.

S'il allait revenir ! — Il faut que tu me caches.

NINON.

C'est peut-être papa qui veut te faire peur.
 Dans tous les cas, Ninette, il faut qu'on te ramène.
 Holà ! Flora, Flora ! reconduisez ma sœur.

Flora paraît sur la porte.

Adieu, va, ferme bien ta porte.

NINETTE.

Et toi la tienne.

Elles s'embrassent. Ninette sort avec Flora.

NINON, seule, mettant son verrou.

Des éperons d'argent, un manteau de velours !

Une chaîne ! un baiser ! — c'est extraordinaire.

Elle se décoiffe.

Je suis mal en bandeaux ; mes cheveux sont trop courts.
Bah ! j'avais deviné ! — C'est sans doute mon père.
Ninette est si poltronne ! — Il l'aura vu passer.
C'est tout simple, sa fille, il peut bien l'embrasser.
Mes bracelets vont bien.

Elle les détache.

Ah ! demain, quand j'y pense,
Ce jeune homme étranger qui va venir dîner !
C'est un mari, je crois, que l'on veut nous donner.
Quelle drôle de chose ! Ah ! j'en ai peur d'avance.
Quelle robe mettrai-je ?

Elle se couche.

Une robe d'été ?

Non, d'hiver : cela donne un air plus convenable.
Non, d'été : c'est plus jeune et c'est moins apprêté.
On le mettra sans doute entre nous deux à table.
Ma sœur lui plaira mieux. — Bah ! nous verrons toujours.
— Des éperons d'argent ! — un manteau de velours !
Mon Dieu ! comme il fait chaud pour une nuit d'automne !
Il faut dormir, pourtant. — N'entends-je pas du bruit ?
C'est Flora qui revient ; — non, non, ce n'est personne.
Tra la, tra deri da. — Qu'on est bien dans son lit !
Ma tante était bien laide avec ses vieux panaches,
Hier soir à souper. — Comme mon bras est blanc !
Tra deri da. — Mes yeux se ferment. — Des moustaches...
Il la prend, il l'embrasse et se sauve en courant.

Elle s'assoupit. — On entend par la fenêtre le bruit d'une guitare et une voix.

— Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie ?
L'heure s'enfuit, le jour succède au jour.

Rose ce soir, demain flétrie.

Comment vis-tu, toi qui n'as pas d'amour ?

NINON, *s'éveillant.*

Est-ce un rêve ? J'ai cru qu'on chantait dans la cour.

LA VOIX, *au dehors.*

Regarde-toi, la jeune fille.

Ton cœur bat et ton œil petille.

Aujourd'hui le printemps, Ninon, demain l'hiver.

Quoi ! tu n'as pas d'étoile, et tu vas sur la mer !

Au combat sans musique, en voyage sans livre !

Quoi ! tu n'as pas d'amour, et tu parles de vivre !

Moi, pour un peu d'amour je donnerais mes jours ;

Et je les donnerais pour rien sans les amours.

NINON.

Je ne me trompe pas ; — singulière romance !

Comment ce chanteur-là peut-il savoir mon nom ?

Peut-être sa beauté s'appelle aussi Ninon.

LA VOIX.

Qu'importe que le jour finisse et recommence,

Quand d'une autre existence

Le cœur est animé ?

Ouvrez-vous, jeunes fleurs. Si la mort vous enlève,

La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,

Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.

NINON, *soulevant sa jalousie.*

Ses éperons d'argent brillent dans la rosée ;

Une chaîne à glands d'or retient son manteau noir.

Il relève en marchant sa moustache frisée. —
 Quel est ce personnage et comment le savoir ?

SCÈNE II

IRUS, *à sa toilette*; SPADILLE, QUINOLA.

IRUS.

Lequel de vous, marauds, m'a posé ma perruque ?
 Outre que les rubans me font mal à la nuque,
 Je suis couvert de poudre, et j'en ai plein les yeux.

QUINOLA.

Ce n'est pas moi.

SPADILLE.

Ni moi.

QUINOLA.

Moi, je tenais la queue,

SPADILLE.

Moi, monsieur, je peignais.

IRUS.

Vous mentez tous les deux.

Allons, mon habit rose et ma culotte bleue.

Hum! Brum! Diable de poudre! — Hatsch! Je suis aveuglé.

Il éternue.

QUINOLA, *ouvrant une armoire*

Monsieur, vous ne sauriez mettre cette culotte.

La lampe était auprès, — toute l'huile a coulé,

SPADILLE, *ouvrant une autre armoire.*

Monsieur, votre habit rose est tout rempli de crotte:

Quand je l'ai déployé le chat était dessus.

IRUS.

Ciel ! de cette façon voir tous mes plans déçus
Écoutez, mes amis, — il me vient une idée :
Quelle heure est-il ?

SPADILLE.

Monsieur, l'horloge est arrêtée.

IRUS.

A-t-on sonné déjà deux coups pour le dîné ?

QUINOLA.

Non, l'on n'a pas sonné.

SPADILLE.

Si, si, l'on a sonné.

IRUS.

Je tremble à chaque instant que le nouveau convive
Qui doit venir dîner ne paraisse et n'arrive.

SPADILLE.

Il faut vous mettre en vert.

QUINOLA.

Il faut vous mettre en gris.

IRUS.

Dans quel mois sommes-nous ?

SPADILLE.

Nous sommes en novembre.

QUINOLA.

En août ! en août !

IRUS.

Mettez ces deux habits.

Vous vous promènerez ensuite par la chambre,

Pour que je voie un peu l'effet que je ferai.

Les valets obéissent,

SPADILLE.

Moi, j'ai l'air d'un marquis.

QUINOLA

Moi, j'ai l'air d'un ministre.

IRUS, *les regardant.*

Spadille a l'air d'une oie, et Quinola d'un cuistre,
Je ne sais pas à quoi je me déciderai.

LAERTE, *entrant.*

Et vous, vous avez l'air, mon neveu, d'une bête.
N'êtes-vous pas honteux de vous poudrer la tête,
Et de perdre, à courir dans votre cabinet,
Plus de temps qu'il n'en faut pour écrire un sonnet !
Allons, venez dîner ; — votre assiette s'ennuie.

IRUS.

Vous ne voudriez pas, au prix de votre vie,
Me traîner au salon, sans rouge et demi-nu ?
Quel habit faut-il mettre ?

LAERTE.

Eh ! le premier venu.

Allons, écoutez-moi. Vous trouverez à table
Le nouvel arrivé ; — c'est un jeune homme aimable,
Qui vient pour épouser un de mes chers enfants.
Jetez, au nom de Dieu, vos regards triomphants
Sur un autre que lui : ne cherchez pas à plaire,
Et n'avez pas tout comme à votre ordinaire.
Il est simple et timide, et de bonne façon ;
Enfin c'est ce qu'on nomme un honnête garçon.

Tâchez, si vous trouvez ses manières communes,
De ne point décocher, en prenant du tabac,
Votre charmant sourire et vos mots d'almanach.
Târissez, s'il se peut, sur vos bonnes fortunes.
Ne vous inondez pas de vos flacons damnés ;
Qu'on puisse vous parler sans se boucher le nez,
Vos gants blancs sont de trop ; on dine les mains nues.

IRUS.

Je suis presque tente, pour cadrer à vos vues,
D'ôter mon habit vert, et de me mettre en noir.

LAERTE.

Non, de par tous les saints, non, je vous remercie.
La peste soit de vous ! — Qui diantre se soucie,
Si votre habit est vert, de s'en apercevoir ?

IRUS.

Puis-je savoir, du moins, le nom de ce jeune homme ?

LAERTE.

Qu'est-ce que ça vous fait ? C'est Silvio qu'il se nomme,

IRUS.

Silvio ! ce n'est pas mal. — Silvio ! — le nom est bien ;
Irus, — Irus, — Silvio ; — mais j'aime mieux le mien.

LAERTE.

Son père est mon ami, — celui de votre mère.
Nous avons le projet, depuis plus de vingt ans,
De mourir en famille, et d'unir nos enfants.
Plût au ciel, pour tous deux, que son fils eût un frère !

IRUS.

Vrai Dieu ! monsieur le duc, qu'entendez-vous par là ?
Ne dois-je pas aussi devenir votre gendre ?

LAERTE.

C'est bon, je le sais bien ; vous pouvez vous attendre
A trouver votre tour ; — mais Silvio choisira.

Exeunt.

SCÈNE III

Le jardin du duc.

NINON, NINETTE, *dans deux bosquets séparés.*

NINON.

Cette voix retentit encore à mon oreille.

NINETTE.

Ce baiser singulier me fait encor frémir.

NINON

Nous verrons cette nuit ; il faudra que je veille.

NINETTE.

Cette nuit, cette nuit, je ne veux pas dormir.

NINON.

Toi dont la voix est douce, et douce la parole,
Chanteur mystérieux, reviendras-tu me voir ?
Ou, comme en soupirant l'hirondelle s'envole,
Mon bonheur fuira-t-il, n'ayant duré qu'un soir

NINETTE

Audacieux fantôme à la forme voilée,
Les ombrages ce soir seront-ils sans danger ?
Te reverrai-je encor dans cette sombre allée,
Ou disparaîtras-tu comme un chamois léger ?

NINON.

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies.
 Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur.
 J'entends sous les roseaux murmurer des génies...
 Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma sœur ?

NINETTE.

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
 Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine,
 Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus ?
 Ma sœur est une enfant, — et je ne le suis plus.

NINON.

O fleurs des nuits d'été, magnifique nature !
 O plantes ! ô rameaux, l'un dans l'autre enlacés

NINETTE.

O feuilles des palmiers, reines de la verdure,
 Qui versez vos amours dans les vents embrasés !

SILVIO, *entrant.*

Mon cœur hésite encor, — toutes les deux si belles !
 Si conformes en tout, si saintement jumelles !
 Deux corps si transparents attachés par le cœur !
 On dirait que l'aînée est l'étui de sa sœur.
 Pâles toutes les deux, toutes les deux craintives,
 Frêles comme un roseau, blondes comme les blés ;
 Prêtes à tressaillir comme deux sensibles,
 Au toucher de la main. — Tous mes sens sont troublés.
 Je n'ai pu leur parler, — j'agissais dans la fièvre ;
 Mon âme à chaque mot arrivait sur ma lèvre.
 Mais elles, quel bon goût ! quelle simplicité !
 Hélas ! je sors d'hier de l'université.

Entrent Laërte et Irus, un cigare à la bouche.

LAERTE.

Eh bien ! notre convive, où ces dames sont-elles ?

IRUS.

Quoi ! vous sortez de table, et vous ne fumez pas ?

*SILVIO, embrassant Laërte.*O mon père ! ô mon duc ! Je ne puis faire un pas.
Tout mon être est brisé.*Ninon et Ninette paraissent.*

IRUS.

Voilà ces demoiselles.

Ninon, ma barbe est fraîche, et je vais t'embrasser.

Ninon se sauve. — Irus court après elle.

LAERTE.

Ne sauriez-vous, Irus, dîner sans vous griser ?

Ils sortent en se promenant.

SCÈNE IV

NINETTE, restée seule ; FLORA.

NINETTE,

Où cours-tu donc, Flora ? Mon Dieu ! la belle chaîne !
Voyez donc ! — les beaux glands ! Qui t'a donné cela ?*NINON, accourant.*Voyons ! laisse-moi voir. — Ah ! je suis hors d'haleine.
Quel sot que cet Irus ! — Tu l'as trouvé, Flora ?
Le beau collier, ma foi ! Vraiment, comme elle est fière !

FLORA, à Ninon.

Je voudrais vous parler.

Elle l'entraîne dans un coin.

NINETTE.

Quoi donc ? c'est un mystère ?

FLORA, à Ninon.

Rentrez dans votre chambre, et lisez ce billet.

NINON.

Un billet ? d'où vient-il ?

FLORA.

Mettez-le, s'il vous plaît,
Dans ce petit coin-là, sur votre cœur, ma belle.

Elle le lui met dans son sein.

NINON.

Tu sais donc ce que c'est ?

FLORA.

Moi, non, je n'en sais rien.

Ninon sort en courant.

NINETTE.

Qu'as-tu dit à ma sœur, et pourquoi s'en va-t-elle ?

FLORA, tirant un autre billet.

Tenez, lisez ceci.

NINETTE.

Pourquoi ? Je le veux bien,
Mais qu'est-ce que c'est donc ?

FLORA.

Lisez toujours, ma chère.
Mais prenez garde à vous. — J'aperçois votre père ;
Allez vous enfermer dans votre appartement.

NINETTE.

Pourquoi ?

FLORA.

Vous lirez mieux, et plus commodément.
Elles sortent. Entrent Laërte et Silvio.

SILVIO.

Je crois que notre abord met ces dames en fuite.
 Ah monseigneur, j'ai peur de leur avoir déplu.

LAERTE.

Bon, bon, laissez-les fuir, vous leur plairez bien vite.
 Dites-moi, mon ami, dans votre temps perdu,
 N'avez-vous jamais fait la cour à quelques belles ?
 Quel moyen preniez-vous pour compter les cruelles ?

SILVIO.

Père, ne raillez pas, je me défendrais mal.
 Bien que je sois sorti d'un sang méridional,
 Jamais les imbroglios, ni les galanteries,
 Ni l'art mystérieux des douces flatteries,
 Ce bel art d'être aimé, ne m'ont appartenu.
 Je vivrai sous le ciel comme j'y suis venu.
 Un serrement de main, un regard de clémence,
 Une larme, un soupir, voilà pour moi l'amour ;
 Et j'aimerai dix ans comme le premier jour.
 J'ai de la passion, et n'ai point d'éloquence.
 Mes rivaux, sous mes yeux, sauront plaire et charmer.
 Je resterai muet ; — moi, je ne sais qu'aimer.

LAERTE.

Les femmes cependant demandent autre chose.
 Bien plus, sans les aimer, du moment que l'on ose,
 On leur plaît. La faiblesse est si chère à leur cœur

Qu'il leur faut un combat pour avoir un vainqueur.
Croyez-moi, j'ai connu ces êtres variables.
Il n'existe, dit-on, ni deux feuilles semblables,
Ni deux cœurs faits de même, et moi, je vous promets
Qu'en en séduisant une, on séduit tout un monde.
L'une aura les pieds plats, l'autre la jambe ronde,
Mais la communauté ne changera jamais.
Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre ?
On prend quatre coureurs, — quatre chevaux sellés ;
On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez !
Il s'agit d'arriver, n'importe la manière.
L'un choisit un ravin, — l'autre un chemin battu.
Celui-ci gagnera, s'il ne rencontre un fleuve ;
Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu,
Tel est l'amour, Silvio ; l'amour est une épreuve ;
Il faut aller au but, — la femme est le clocher.
Prenez garde au torrent, prenez garde au rocher ;
Faites ce qui vous plaît, le but est immobile.
Mais croyez que c'est prendre une peine inutile
Que de rester en place et de crier bien fort :
Clocher ! clocher ! je t'aime, arrive ou je suis mort.

SILVIO.

Je sens la vérité de votre parabole,
Mais si je ne puis rien trouver même en parole,
Que pourrai-je valoir, seigneur, en action ?
Tout le réel pour moi n'est qu'une fiction ;
Je suis dans un salon comme une mandoline
Oubliée en passant sur le bord d'un coussin.
Elle renferme en elle une langue divine,
Mais si son maître dort, tout reste dans son sein.

LAERTE.

Écoutez donc, alors, ce qu'il vous faudra faire.
 Recevoir un mari de la main de son père,
 Pour une jeune fille est un pauvre régal.
 C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal.
 C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
 Une épée à la main, un manteau sur les yeux,
 Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
 Avant de se montrer, il faut leur apparaître.
 Le père ouvre la porte au matériel époux,
 Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre.
 Voilà, mon cher Silvio, ce que j'attends de vous.
 Connaissez-vous l'escrime ?

SILVIO.

Oui, je tire l'épée.

LAERTE.

Et pour le pistolet, vous tuez la poupée,
 N'est-ce pas ? C'est très-bien ; vous tuerez mes valets.
 Mes filles tout à l'heure ont reçu deux billets ;
 Ne cherchez pas, c'est moi qui les ai fait remettre.
 Ah ! si vous compreniez ce que c'est qu'une lettre !
 Une lettre d'amour lorsque l'on a quinze ans !
 Quelle charmante place elle occupe longtemps !
 D'abord auprès du cœur, ensuite à la ceinture.
 La poche vient après, le tiroir vient enfin.
 Mais comme on la promène, en traîneaux, en voiture !
 Comme on la mène au bal ! que de fois en chemin,
 Dans le fond de la poche on la presse, on la serre !
 Et comme on rit tout bas du bonhomme de père
 Qui ne voit amais rien, de temps immémorial !

Quel travail il se fait dans ces petites têtes !
 Voulez-vous, mon ami, savoir ce que vous êtes ?
 Vous, à l'heure qu'il est ? — Vous êtes l'idéal,
 Le prince Galaor, le berger d'Arcadie ;
 Vous êtes un Lara ; — j'ai signé votre nom.
 Le vieux duc vous prenait pour son gendre, — mais non,
 Non ! Vous tombez du ciel comme une tragédie ;
 Vous rossez mes valets ; vous forcez mes verrous ;
 Vous caressez le chien ; vous séduisez la fille ;
 Vous faites le malheur de toute la famille.
 Voilà ce que l'on veut trouver dans un époux.

SILVIO.

Quelle mélancolique et déchirante idée !
 Elle est juste pourtant ; — qu'elle me fait de mal !

LAERTE.

Ah ! jeune homme, avez-vous aussi votre idéal ?

SILVIO.

Pourquoi pas comme tous ? Leur étoile est guidée
 Vers un astre inconnu qu'ils ont toujours rêvé ;
 Et la plupart de nous meurt sans l'avoir trouvé.

LAERTE.

Attachez-vous du prix à des enfantillages ?
 Cela n'empêche pas les femmes d'être sages,
 Bonnes, franches de cœur ; c'est un goût seulement ;
 Cela leur va, leur plaît, — tout cela, c'est charmant.
 Ecoutez-moi, Silvio : — ce soir, à la veillée,
 Vous vous cuirasserez d'un large manteau noir.
 Flora dormira bien, c'est moi qui l'ai payée.
 Ces dames, pour leur part, descendront en peignoir.
 Or vous vous doutez bien, par cette double lettre,

Que ce que vous vouliez, c'était un rendez-vous.
 Car, excepté cela, que veut un billet doux ?
 Vous pénétrerez donc par la chère fenêtre.
 On vous introduira comme un conspirateur.
 Que ferez-vous alors, vous, double séducteur ?
 Vous entendrez des cris. — C'est alors que le père,
 Semblable au commandeur dans *le Festin de Pierre*,
 Dans sa robe de chambre apparaîtra soudain.
 Il vous provoquera, sa chandelle à la main.
 Vous la lui soufflerez du vent de votre épée.
 S'il ne reste par terre une tête coupée,
 Il y pourra du moins rester un grand seau d'eau,
 Que Flora lestement nous versera d'en haut.
 Ce sera tout le sang que nous devons répandre.
 Les valets aussitôt le couvriront de cendre ;
 On ne saura jamais où vous serez passé,
 Et mes filles crieront : « O ciel ! il est blessé ! »

SILVIO.

Je n'achèverai pas cette plaisanterie.
 Calculez, mon cher duc, où cela mènera.
 Savez-vous, puisqu'il faut enfin qu'on nous marie,
 Si je me fais aimer, laquelle m'aimera ?

LAERTE.

Peut-être toutes deux, n'est-il pas vrai, mon gendre
 Si je le trouve bon, qu'avez-vous à reprendre ?
 O mon fils bien-aimé ! laissons parler les sots.

SILVIO.

On a bouleversé la terre avec des mots.

LAERTE.

Eh ! que m'importe à moi ! — Je n'ai que vous au monde

Après mes deux enfants Que me fait un brocard ?
Vous êtes assez mûr sous votre tête blonde
Pour porter du respect à l'honneur d'un vieillard.

SILVIO.

Ah ? je mourrais plutôt. Ce n'est pas ma pensée.

LAERTE.

Supposons que des deux vous vous fassiez aimer.
Celle qui restera voudra vous pardonner.
Votre image, Silvio, sera bientôt chassée
Par un rêve nouveau, par le premier venu.
Croyez-moi, les enfants n'aiment que l'inconnu.
Dès que vous deviendrez le bourgeois respectable
Qui viendra tous les jours s'asseoir à déjeuner,
Qu'on verra se lever, aller et retourner,
Mettre après le café ses coudes sur la table.
On ne cherchera plus l'être mystérieux.
On aimera le frère, et c'est ce que je veux.
Si mon sot de neveu parle de mariage,
On l'en détestera quatre fois davantage,
C'est encor mon souhait. Mes enfants ont du cœur ;
L'une soit votre femme, et l'autre votre sœur.
Je me confie à vous, — à vous, fils de mon frere.
Qui serez le mari d'une de mes enfants,
Qui ne souillerez pas la maison de leur père,
Et qui ne jouerez pas avec ses cheveux blancs.
Qui sait ? peut-être un jour ma pauvre délaissée
Trouvera quelque part le mari qu'il lui faut.
Mais l'importante affaire est d'éviter ce sot.

Irus entre.

IRUS.

A souper ! à souper ! messieurs, l'heure est passée.

LAERTE.

Vous avez, Dieu me damne, encor changé d'habit.

IRUS.

Oui, celui-là va mieux ; l'autre était trop petit.

Exeunt.

ACTE SECOND

—

SCÈNE I

Le jardin. — Il est nuit.

LE DUC LAERTE, *en robe de chambre;*
SILVIO, *enveloppé d'un manteau.*

LAERTE.

Lorsque cette lueur, que vous voyez là-bas,
Après avoir erré de fenêtre en fenêtre,
Tournera vers ce coin pour ne plus reparaître,
Il sera temps d'agir. — Elle y marche à grands pas.

SILVIO.

Je vous l'ai dit, seigneur, cela ne me plaît pas.

LAERTE.

Eh bien ! moi, tout cela m'amuse à la folie.
Je ne fais pas la guerre à la mélancolie ;
Après l'oisiveté, c'est le meilleur des maux.
En général d'ailleurs, c'est ma pierre de touche ;
Elle ne pousse pas, cette plante farouche,
Sur la majestueuse obésité des sots.
Mais la gaité, Silvio, sied mieux à la vieillesse ;
Nous voulons la beauté pour aimer la tristesse.
Il faut bien mettre un peu de rouge à soixante ans ;
C'est le métier des vieux de dérider le temps.

On fait de la vieillesse une chose honteuse ;
 C'est tout simple : ici-bas, chez les trois quarts des gens,
 Quand elle n'est pas prude, elle est entremetteuse.
 Cassandre est la terreur des vieillards indulgents.
 Croyez-vous cependant, mon cher, que la nature
 Laisse ainsi par oubli vivre sa créature ?
 Qu'elle nous ait donné trente ans pour exister,
 Et le reste pour geindre ou bien pour tricoter ?
 Figurez-vous, Silvio, que j'ai, la nuit dernière,
 Chanté fort joliment pendant une heure entière.
 C'était pour intriguer mes filles ; mais, ma foi,
 Je crois, en vérité, que j'ai chanté pour moi.

SILVIO.

Aussi, dans tout cela, cher duc, c'est vous que j'aime.
 Il faudra pourtant bien redevenir moi-même.
 Songez donc, mon ami, qu'il ne restera rien
 Du héros de roman.

LAERTE.

Mon Dieu ! Je le sais bien.
 Un roman dans un lit, on n'en saurait que faire.
 On réalise là tous ceux qu'on a rêvés.
 Après la bagatelle, il faut le nécessaire ;
 Et j'espère pour vous, mon cher, que vous l'avez.
 Très-ordinairement, dans ces sortes de choses,
 Ceux qui parlent beaucoup savent prouver très-peu.
 C'est ce qui montre en tout la sagesse de Dieu.
 Tous ces galants musqués, fleuris comme des roses,
 Qu'on voit soir et matin courir les rendez-vous,
 S'assouplir comme un gant autour des jeunes filles,
 Escalader les murs, et danser sur les grilles,

Savent au bout du doigt ce qui vous manque, à vous.
 Vous avez dans le cœur, Silvio, ce qui leur manque.
 Je me moque d'avoir pour gendre un saltimbanque,
 Capable de passer par le trou d'une clef.
 Si vous étiez comme eux, j'en serais désolé.
 Mais la méthode existe : il faut songer à plaire.
 Une fois marié, parbleu ! c'est votre affaire.
 Permettez-moi, de grâce, une autre question.
 Avez-vous jusqu'ici vécu sans passion ?
 En un mot, franchement, mon cher, êtes-vous vierge ?

SILVIO.

Vierge du cœur à l'âme, et de la tête aux pieds.

LAERTE.

Bon ! je ne hais rien tant que les jeunes roués.
 Le cœur d'un libertin est fait comme une auberge ;
 On y trouve à toute heure un grand feu bien nourri,
 Un bon gîte, un bon lit, — et la clef sur la porte.
 Mais on entre aujourd'hui ? demain il faut qu'on sorte.
 Ce n'est pas ce bois-là dont on fait un mari.
 Que tout vous soit nouveau, quand la femme est nouvelle.
 Ce n'est jamais un bien que l'on soit plus vieux qu'elle,
 Ni du corps ni du cœur. — Tâchez de deviner.
 Quel bonheur, en amour, de pouvoir s'étonner !
 Elle aura ses secrets, et vous aurez les vôtres.
 Restez longtemps enfants : vous nous en ferez d'autres.
 Ce secret-là surtout est si vite oublié !

SILVIO.

Si ma femme pourtant croit trouver un roué,
 Quel misérable effet fera mon ignorance !
 N'appréhendez-vous rien de ces étonnements ?

LAERTE.

Ceci pourrait sonner comme une impertinence.
 Mes filles n'ont, monsieur, que de très-bons romans.
 Ah! Silvio, je vous livre une fleur précieuse.
 Effeuillez lentement cette ignorance heureuse.
 Si vous saviez quel tort se font bien des maris,
 En se livrant dans l'ombre à des secrets infâmes,
 Pour le fatal plaisir d'assimiler leurs femmes
 Aux femmes sans pudeur dont ils les ont appris!
 Ils ne leur laissent plus de neuf que l'adultère.
 Si vous étiez ainsi, j'aimerais mieux Irus.
 Rappelez-vous ces mots, qui sont dans l'Hespérus :
 « Respectez votre femme, amassez de la terre
 « Autour de cette fleur prête à s'épanouir ;
 « Mais n'en laissez jamais tomber dans son calice. »

SILVIO.

Mon père, embrassez-moi. — Je vois le ciel s'ouvrir.

LAERTE.

Vous êtes, mon enfant, plus blanc qu'une génisse ;
 Votre bon petit cœur est plus pur que son lait ;
 Vous vous en défiez, et c'est ce qui me plaît.
 Croyez-en un vieillard qui vous donne sa fille.
 Puisque je vous ai pris pour remplir ma famille,
 Fiez-vous à mon choix. — Je ne me trompe pas.

SILVIO.

La lumière s'en va de fenêtre en fenêtre

LAERTE.

L'heure va donc sonner. — Mon fils, viens dans mes bras.

SILVIO.

Elle se perd dans l'ombre, elle va disparaître.

LAERTE.

Ton rôle est bien appris ? Tu n'as rien oublié ?

SILVIO.

La lumière s'éteint.

LAERTE.

Bravo ! l'heure est venue.

Suivons tout doucement le mur de l'avenue.

Allons, mon cavalier, sur la pointe du pied.

Exeunt.

SCÈNE II

*Une terrasse.*NINON, NINETTE, *en déshabillé.*

NINON.

Que fais-tu là si tard, ma petite Ninette ?

Il est temps de dormir. — Tu prendras le serein.

NINETTE.

Je regardais la lune en mettant ma cornette.

Que d'étoiles au ciel ! — Il fera beau demain.

NINON.

Tra deri.

NINETTE.

Que dis-tu ?

NINON.

C'est une contredanse.

Tra deri. — Sans amour... Ah ! ma chère romance ?

NINETTE.

Va te coucher, Ninon ; je ne saurais dormir.

NINON.

Ma foi, ni moi non plus.

A part.

Il n'aurait qu'à venir.

NINETTE, *chantant.*Léonore avait un amant
Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINON.

Je crains vraiment pour toi que le froid ne te prenne.

NINETTE.

J'étouffe de chaleur.

A part.

Je tremble qu'il ne vienne.

NINON, *continuant la chanson.*

Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINETTE.

Je crois que son dessein est de coucher ici.

NINON.

On monte l'escalier ; mon Dieu ! si c'était lui !

NINETTE, *reprenant.*

Léonore avait un amant...

NINON.

Elle ne songe pas à me céder la place.

S'il allait arriver !

NINETTE.

Ma chère sœur, de grâce,

Va-t'en te mettre au lit.

NINON.

Pourquoi? je suis très-bien.

Ecoute : — promets-moi que tu n'en diras rien ;
Je vais te confier....

NINETTE.

Il faut que je t'avoue...

NINON.

Jure-moi sur l'honneur...

NINETTE.

Garde-moi le secret.

NINON.

Tiens ; ouvre cette lettre.

NINETTE.

Et toi, lis ce billet.

NINON, *lisant*.

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du
ciel, ma belle demoiselle, accordez-moi... »

NINETTE, *lisant*.

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du
ciel, ma chère demoiselle... »

TOUTES DEUX A LA FOIS.

Grand Dieu ! le même nom !

NINETTE.

Ma chère, l'on nous joue!

NINON.

Quelle horreur!

NINETTE.

J'en mourrai.

NINON.

Faut-il être effronté!

NINETTE.

Flora me paiera cher pour l'avoir apporté!

NINON.

Ce beau collier sans doute était sa récompense.
Hélas!

NINETTE.

Hélas!

NINON.

Ma chère, à présent que j'y pense,
C'est lui qui t'a suivie, hier, au parc anglais.

NINETTE.

C'était lui qui chantait.

NINON.

Tu le sais?

NINETTE.

J'écoutais.

NINON.

Je le trouvais si beau!

NINETTE.

Je l'avais cru si tendre!

NINON.

Nous lui dirons son fait, ma chère, il faut l'attendre.

NINETTE.

Je veux bien; restons là.

NINON.

Comment crois-tu qu'il soit?

NINETTE.

Brun, avec de grands yeux. Il n'a pas ce qu'il croit;
Nous allons nous venger de la belle manière.

NINON.

Brun, mais pâle. Je crois que c'est un mousquetaire.
Nous allons joliment lui faire la leçon.

NINETTE.

Bien tourné, la main blanche, et de bonne façon.
C'est un monstre, ma chère, un être abominable!

NINON.

Les dents belles, l'œil vif. — Un monstre véritable.
Quant à moi, je voudrais déjà qu'il fût ici.

NINETTE.

Et le parler si doux! — Je le voudrais aussi.

NINON.

Pour lui dire en deux mots...

NINETTE.

Pour lui pouvoir apprendre...

NINON.

Et l'air si langoureux qu'on pourrait s'y méprendre!...

NINETTE.

Ah! mon Dieu, quelqu'un vient; j'ai cru que c'était lui.

NINON.

C'est lui, c'est lui, ma chère.

*Silvio entre, le visage couvert de son manteau
et l'épée à la main.*

NINETTE, voyant qu'il hésite.

Entrez donc par ici!

*Irus entre, l'épée à la main, d'un côté; le duc Laerte
de l'autre.*

IRUS.

Holà! quel est ce bruit?

LAERTE.

Holà ! quel est cet homme ?

Laërte et Silvio croisent l'épée.

IRUS, *s'interposant.*

Monsieur, demandez-lui s'il est bon gentilhomme.

LAERTE, *donnant dans l'obscurité un coup de plat d'épée à Irus.*

Non, non, c'est un voleur !

IRUS, *tombant.*

Aïe ! aïe ! il m'a tué.

Flora jette par la fenêtre un seau d'eau sur la tête d'Irus.

Au secours ! on m'inonde. Ah ! je suis tout mouillé !

Laërte et Silvio se retirent.

NINON.

Qu'est devenu Silvio ?

NINETTE.

Je ne vois pas mon père.

Elles cherchent et rencontrent Irus.

TOUTES LES DEUX.

A l'assassin ! au meurtre ! un homme est là par terre.

Elles se sauvent.

IRUS, *seul, couché.*

Oui, oui, n'attendez pas que j'aïlle me lever ;
Si je disais un mot, ils viendraient m'achever.

Flora entre dans l'obscurité ; elle rencontre Irus, qu'elle prend pour Silvio.

FLORA.

Êtes-vous là, seigneur Silvio ?

IRUS, *à part.*

Laissons-la croire.

C'est moi ! je suis Silvio.

FLORA, *reconnaissant Irus.*

Vous avez donc reçu

Quelque coup de rapière ? Entrez dans cette armoire.

Elle le pousse dans une fenêtre ouverte.

NINETTE, *rencontrant Silvio au fond du balcon.*

Entrez dans cette chambre, ou vous êtes perdu.

Elle l'enferme dans sa chambre.

SCÈNE III

Une chambre. — Le point du jour.

IRUS, *sortant d'une armoire* ; SILVIO, *d'un cabinet.*

IRUS.

Je n'entends plus de bruit.

SILVIO.

Je ne vois plus personne.

IRUS.

Par la mort-Dieu ! monsieur, que faites-vous ici ?

SILVIO.

C'est une question qui m'appartient aussi.

IRUS.

Ah ! tant que vous voudrez, mais la mienne est la bonne.

SILVIO.

Je vous la laisse donc, en n'y répondant pas.

IRUS.

Eh bien ! moi, j'y réponds. — Si j'y suis, c'est ma place.
 Ce n'est pas par dessus le mur de la terrasse
 Que j'y suis arrivé, comme un larron d'honneur.
 J'y suis venu, cordieu ! comme un homme de cœur.
 Je ne m'en cache pas.

SILVIO.

Vous sortez d'une armoire.

IRUS.

S'il faut vous le prouver pour vous y faire croire,
 Je suis votre homme au moins, mon petit hobereau.

SILVIO.

Je ne suis pas le vôtre, et vous criez trop haut.

Il veut s'en aller

IRUS.

Par le sang ! par la mort ! mon petit gentilhomme,
 Il faut donc vous apprendre à respecter les gens ?
 Voilà votre façon de relever les gants !

SILVIO.

Écoutez-moi, monsieur, votre scène m'assomme.
 Je ne sais ni pourquoi ni de quoi vous criez.

IRUS.

C'est qu'il ne fait pas bon me marcher sur les pieds.
 Vive Dieu ! savez-vous que je n'en crains pas quatre ?
 Palsambleu ! ventrebleu ! je vous avalerais.

SILVIO.

Tenez, mon cher monsieur, allons plutôt nous battre.
 Si vous continuiez, je vous souffletterais.

IRUS.

Mort-Dieu ! ne croyez pas, au moins, que je balance.

LAERTE, *dans la coulisse.*

Ninette ! holà, Ninon !

IRUS.

C'est le père. — Silence.

Esquivons-nous, monsieur, nous retrouverons.

Il rentre dans son armoire, et Silvio dans le cabinet.

LAERTE.

Ninon ! Ninon !

NINON, *entrant.*

Mon père, après l'histoire affreuse

Qui s'est passée ici, j'attends tous vos pardons.

Je n'aime plus Silvio. — Je vivrai malheureuse,

Et mon intention est d'épouser Irus.

Elle se jette à genoux.

LAERTE.

Je suis vraiment ravi que vous ne l'aimiez plus.

Quel roman lisiez-vous, Ninon, cette semaine ?

NINETTE, *entrant et se jetant à genoux*

de l'autre côté.

O mon père ! ô mon maître ! après l'horrible scène

Dont cette nuit nos murs ont été les témoins,

A supporter mon sort je mettrai tous mes soins.

Je hais mon séducteur, et je me hais moi-même.

Si vous y consentez, Irus peut m'épouser.

LAERTE.

Je n'ai, mes chers enfants, rien à vous refuser.

Vous m'avez offensé. — Cependant je vous aime,

Et je ne prétends pas m'opposer à vos vœux.

Enfermez-vous chez vous. — Ce soir, à la veillée,

Vous trouverez en bas la famille assemblée.

Comme vous ne pouvez l'épouser toutes deux,
 Irus fera son choix. Tâchons donc d'être belles ;
 Il n'est point ici-bas de douleurs éternelles.
 Allez, retirez-vous.

Il sort, Ninon et Ninette le suivent

SCÈNE IV

IRUS, *ouvrant l'armoire* ; SILVIO.

IRUS.

Vous avez entendu ?

SILVIO.

A merveille, monsieur, et je suis confondu.
 Laquelle prendrez-vous ?

IRUS.

Je ne rends point de compte.

SILVIO.

Vous daignerez me dire, au moins, monsieur le comte,
 Laquelle des deux sœurs il me reste à fléchir.

IRUS.

Je n'en sais rien, monsieur, laissez-moi réfléchir.

SILVIO.

Ninette vous plaisait davantage, il me semble.

IRUS.

Vous l'avez dit. Je crois que je la préférerais.

SILVIO.

Fort bien. Maintenant donc allons nous battre ensemble.

IRUS.

Je vous ai dit, monsieur, que je réfléchirais.

Ils sortent.

SCÈNE V

Le jardin.

LAERTE, *seul.*

Mon Dieu ! tu m'as béni. — Tu m'as donné deux filles.
Autour de mon trésor je n'ai jamais veillé.
Tu me l'avais donné, — je te l'ai confié.
Je ne suis point venu sur les barreaux des grilles
Briser les ailes d'or de leur virginité.
J'ai laissé dans leur sein fleurir ta volonté.
La vigilance humaine est une triste affaire.
C'est la tienne, ô mon Dieu ! qui n'a jamais dormi.
Mes enfants sont à toi ; je leur savais un père,
J'ai voulu seulement leur donner un ami ; —
Tu les a vu grandir, — tu les as faites belles.
De leurs bras enfantins, comme deux sœurs fidèles,
Elles ont entouré leur frère à cheveux blancs ;
Aux forces du vieillard leur sève s'est unie,
Ces deux fardeaux si doux suspendus à sa vie
Le font vers son tombeau marcher à pas plus lents.
La nature aujourd'hui leur ouvre son mystère.
Ces beaux fruits en tombant vont perdre la poussière
Qui devrait au soleil leur contour velouté.

L'amour va déflorer leurs tiges chancelantes.
 Je te livre, ô mon Dieu ! ces deux herbes tremblantes.
 Donne-leur le bonheur, si je l'ai mérité.

On entend deux coups de pistolet.

Qui se bat par ici ? Quel est donc ce tapage ?

Irus entre la tête enveloppée de son mouchoir, Spadille portant son chapeau, et Quinola sa perruque.

Que diantre faites-vous dans ce sot équipage,
 Mon neveu ?

IRUS.

Je suis mort. Il vient de me viser.

LAERTE.

Il était bien matin, Irus, pour vous griser.

IRUS.

Regardez mon chapeau, vous y verrez sa balle.

LAERTE.

Alors votre chapeau se meurt, mais non pas vous.

Entrent Ninon et Ninette, toutes deux vêtues en religieuses.

Que nous veut à présent cet habit de vestale ?
 Sommes-nous par hasard à l'hôpital des fous !

NINON.

Mon père, permettez à deux infortunées
 D'aller finir leurs jours dans le fond d'un couvent.

LAERTE.

Ah ! voilà ce matin par où souffle le vent ?

NINETTE.

Mon père et mon seigneur, vos filles sont damnées
 Elles n'auront jamais que leur Dieu pour époux.

LAERTE.

Voyez, mon cher Irus, jusqu'où va votre empire.

On prend toujours le mal pour éviter le pire.
 Mes filles aiment mieux épouser Dieu que vous.
 Levez-vous, mes enfants ; — je suis ravi, du reste,
 De voir que vous aimez Silvio toutes les deux.
 Rentrez chez moi. — Ce jour doit être un jour heureux,
 Et vous, mon cher garçon, allez changer de veste.

IRUS.

Ai-je du sang sur moi ? Mon oreille me cuit.

SPADILLE.

Oui, monsieur.

QUINOLA.

Non, monsieur.

IRUS.

Je me suis bien conduit.

Excunt.

SCÈNE VI

La terrasse.

NINON, SILVIO, *sur un banc.*

SILVIO.

Écoutez-moi, Ninon, je ne suis point coupable.
 Oubliez un roman où rien n'est véritable
 Que l'amour de mon cœur, dont je me sens pâmer.

NINON.

Taisez-vous ; — j'ai promis de ne pas vous aimer.

SILVIO.

Flora seule a tout fait par une maladresse.
 Les billets d'hier soir portaient la même adresse.
 C'est en les envoyant que je me suis trompé ;
 Le nom de votre sœur sous ma plume est tombé.
 Le vôtre de si près, comme vous, lui ressemble.
 La main n'est pas bien sûre, hélas ! quand le cœur trembl
 Et je tremblais ; — je suis un enfant comme vous.

NINON.

De quoi pouvaient servir ces deux lettres pareilles !
 Je vous écouterai de toutes mes oreilles,
 Si vous ne mentiez pas avec ces mots si doux.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, je vous aime à genoux.

NINON.

On relit un billet, monsieur, quand on l'envoie.
 Quand on le recopie, on jette le brouillon.
 Ce n'est pas malaisé de bien écrire un nom.
 Mais comment voulez-vous, Silvio, que je vous croie ?
 Vous ne répondez rien.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon.

NINON.

Lorsqu'on n'est pas coupable on sait bien se défendre.
 Quand vous chantiez hier de cette voix si tendre,
 Vous saviez bien mon nom, je l'ai bien entendu.
 Et ce baiser du parc que ma sœur a reçu,
 Aviez-vous oublié d'y mettre aussi l'adresse ?
 Regardez donc, monsieur, quelle scélératesse !
 Chanter sous mon balcon en embrassant ma sœur !

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, comme voilà mon cœur.
Vos yeux sont de cristal, — vos lèvres sont vermeilles
Comme ce ciel de pourpre autour de l'occident.
Je vous trompais hier, vous m'aimiez cependant.

NINON.

Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles ?

SILVIO.

Votre taille flexible est comme un palmier vert ;
Vos cheveux sont légers comme la cendre fine
Qui voltige au soleil autour d'un feu d'hiver.
Ils frémissent au vent comme la balsamine ;
Sur votre front d'ivoire ils courent en glissant,
Comme une huile craintive au bord d'un lac d'argent.
Vos yeux sont transparents comme l'ambre fluide
Au bord du Niémen ; — leur regard est limpide
Comme une goutte d'eau sur la grenade en fleurs.

NINON.

Les vôtres, mon ami, sont inondés de pleurs.

SILVIO.

Le son de votre voix est comme un bon génie
Qui porte dans ses mains un vase plein de miel.
Toute votre nature est comme une harmonie ;
Le bonheur vient de vous, comme il vous vient du ciel.
Laissez-moi seulement baiser votre chaussure ;
Laissez-moi me repaître et m'ouvrir ma blessure.
Ne vous détournez pas ; laissez-moi vos beaux yeux.
N'épousez pas Irus, je serai bien heureux.
Laissez-moi rester là près de vous, en silence.
La main dans votre main passer mon existence

A sentir jour par jour mon cœur se consumer...

NINON.

Taisez-vous; — j'ai promis de ne pas vous aimer.

SCÈNE VII

Un salon.

LE DUC LAERTE, *assis sur une estrade*; IRUS, *à sa droite, en habit cramoisi et l'épée à la main*; SILVIO, *à sa gauche*; SPADILLE, QUINOLA, *debout*.

LAERTE.

Me voici sur mon trône assis comme un grand juge.
L'innocence à mes pieds peut chercher un refuge.
Irus est le bourreau, Silvio le confesseur.
Nous sommes justiciers de l'honneur des familles.
Chambellan Quinola, faites venir mes filles.

Ninon et Ninette entrent, habillées en bergères.

NINON.

C'est en mon nom, grand duc, comme au nom de ma sœur,
Que je viens déclarer à votre seigneurie
L'immuable dessein que nous avons formé.

LAERTE.

Voilà l'habit claustral galamment transformé.

NINETTE.

Nous vivrons loin du monde, au fond d'une prairie,
A garder nos moutons sur le bord des ruisseaux.

Nous filerons la laine ainsi que vos vassaux,
 Nous renonçons au monde, au bien de notre mère.
 Il nous suffit, seigneur, qu'une juste colère
 Vous ait donné le droit d'oublier vos enfants.

LAERTE.

Vous viendrez, n'est-ce pas, dîner de temps en temps ?

NINETTE.

Nous vous demanderons un éternel silence.
 Si notre séducteur vous brave et vous offense,
 Notre avis, monseigneur, est d'en écrire au roi.

LAERTE.

Le roi, si j'écrivais, me répondrait, je croi,
 Que nous sommes bien loin, et qu'il est en affaire.
 Tout ce que je puis donc, c'est d'en écrire au maire,
 Et c'est ce que j'ai fait, car il soupe avec nous.

Il entre un maire et un notaire.

A Ninon.

Allons, mon Angélique, embrassez votre époux.

A Ninette.

Il ne s'en ira point, ne pleurez pas, Ninette.

Embrassez votre frère, il est aussi le mien.

A Irus.

Et vous, mon cher Irus, ne baissez point la tête ;
 Soyez heureux aussi ; — votre habit vous va bien.

Septembre 1832.

NAMOUNA

CONTE ORIENTAL

CHANT PREMIER

Une femme est comme votre ombre :
courez après, elle vous fuit ; fuyez-la,
elle court après vous.

I

Le sofa sur lequel Hassan était couché
Était dans son espèce une admirable chose.
Il était de peau d'ours, — mais d'un ours bien léché :
Moelleux comme une chatte, et frais comme une rose.
Hassan avait d'ailleurs une très-noble pose,
Il était nu comme Ève à son premier péché.

II

Quoi ! tout nu ! dira-t-on, n'avait-il pas de honte ?
Nu, dès le second mot ! — Que sera-ce à la fin ? —
Monsieur, excusez-moi, — je commence ce conte
Juste quand mon héros vient de sortir du bain.
Je demande pour lui l'indulgence, et j'y compte.
Hassan était donc nu, — mais nu comme la main, —

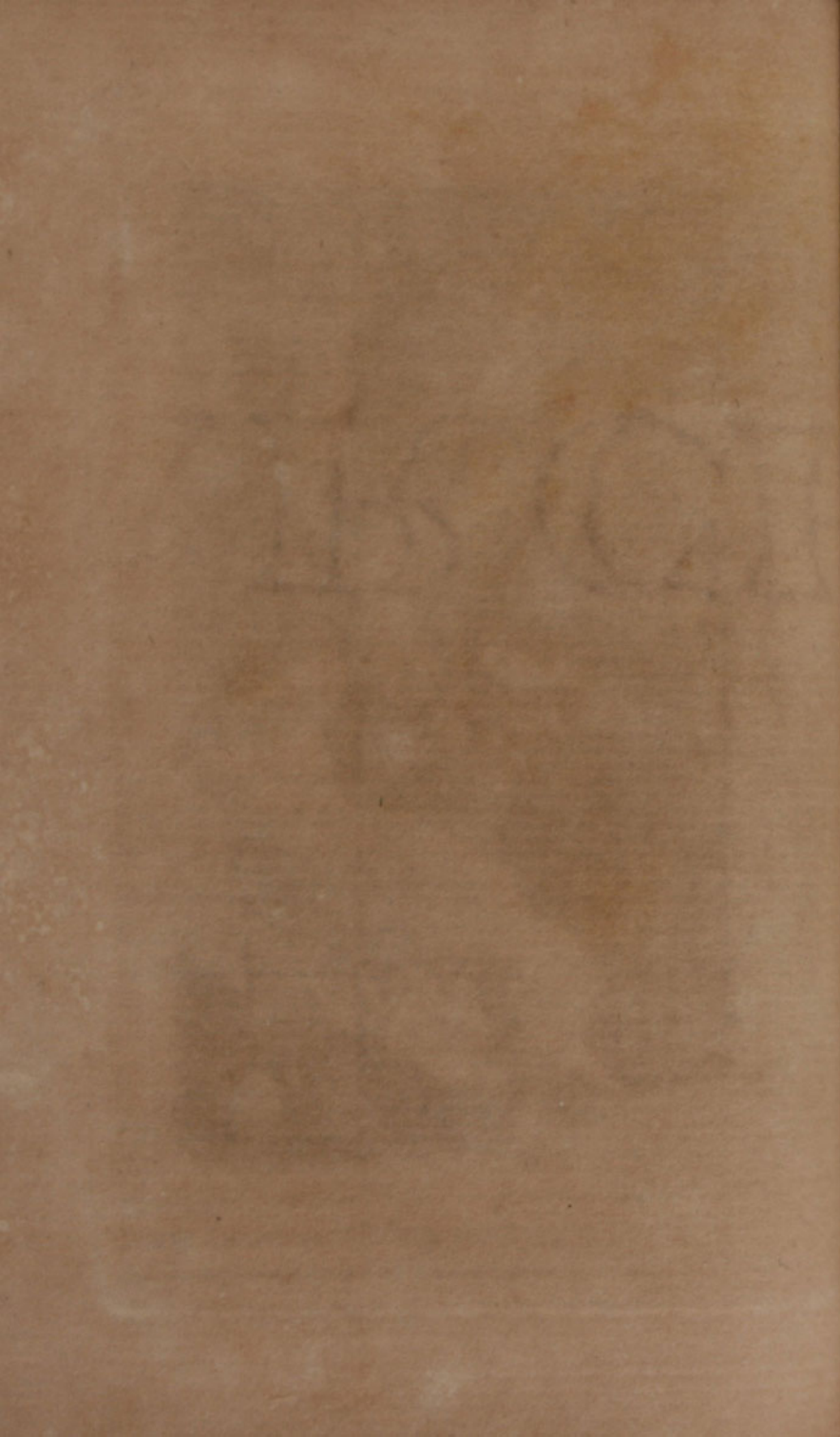


B. 1873

Ed. de del

A. Lalaune sc.

NAMOUNA.



III

Nu comme un plat d'argent, — nu comme un mur d'église,
 Nu comme le discours d'un académicien.
 Ma lectrice rougit, et je la scandalise.
 Mais comment se fait-il, madame, que l'on dise
 Que vous avez la jambe et la poitrine bien ?
 Comment le dirait-on, si l'on n'en savait rien ?

IV

Madame alléguera qu'elle monte en berline ;
 Qu'elle a passé les ponts quand il faisait du vent ;
 Que lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine ;
 Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant.
 Mais moi qui ne suis pas du monde, j'imagine
 Qu'elle aura trop aimé quelque indiscret amant.

V

Et quel crime est-ce donc de se mettre à son aise,
 Quand on est tendrement aimée, — et qu'il fait chaud ?
 On est si bien tout nu, dans une large chaise !
 Croyez-m'en, belle dame, et. ne vous en déplaise,
 Si vous m'apparteniez, vous y seriez bientôt.
 Vous en crieriez sans doute un peu, — mais pas bien haut.

VI

Dans un objet aimé qu'est-ce donc que l'on aime ?
Est-ce du taffetas ou du papier gommé ?
Est-ce un bracelet d'or, un peigne parfumé ?
Non, — ce qu'on aime en vous, madame, c'est vous-même,
La parure est une arme, et le bonheur suprême,
Après qu'on a vaincu, c'est d'avoir désarmé.

VII

Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie ;
Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,
Les tombeaux, les enfants et les divinités,
Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés.
Ainsi donc le héros de cette comédie
Restera nu, madame, — et vous y consentez.

VIII

Un silence parfait règne dans cette histoire,
Sur les bras du jeune homme et sur ses pieds d'ivoire.
La naïade aux yeux verts pleurait en le quittant.
On entendait à peine au fond de la baignoire
Glisser l'eau fugitive, et d'instant en instant
Les robinets d'airain chanter en s'égouttant.

IX

Le soleil se couchait ; — on était en septembre :
Un triste mois chez nous, — mais un mois sans pareil
Chez ces peuples dorés qu'a bénis le soleil.
Hassan poussa du pied la porte de la chambre.
Heureux homme ! — il fumait de l'opium dans l'ambre,
Et vivant sans remords, il aimait le sommeil.

X

Bien qu'il ne s'élevât qu'à quelques pieds de terre,
Hassan était peut-être un homme à caractère ;
Il ne le montrait pas, n'en ayant pas besoin.
Sa petite médaille annonçait un bon coin.
Il était très-bien pris ; on eût dit que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

XI

Il était indolent, et très-opiniâtre ;
Bien cambré, bien lavé, le visage olivâtre,
Des mains de patricien, — l'aspect fier et nerveux,
La barbe et les sourcils très-noirs, — un corps d'albâtre.
Ce qu'il avait de beau surtout, c'étaient les yeux.
Je ne vous dirai pas un mot de ses cheveux ;

XII

C'est une vanité qu'on rase en Tartarie.
Ce pays-là pourtant n'était pas sa patrie.
Il était renégat, — Français de nation, —
Riche aujourd'hui, jadis chevalier d'industrie,
Il avait dans la mer jeté comme un haillon
Son titre, sa famille et sa religion.

XIII

Il était très joyeux, et pourtant très-maussade,
Détestable voisin, — excellent camarade,
Extrêmement futile, — et pourtant très-posé,
Indignement naïf, — et pourtant très-blasé,
Horriblement sincère, — et pourtant très-rusé.
Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade

XIV

Que don Juan déguisé chante sous un balcon?
— Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux ! avec quelle prestesse
Il sautille ! — On dirait que la chanson caresse

XV

Et couvre de langueur le perfide instrument,
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même,
Et semble la railler d'aller si tristement.
Tout cela cependant fait un plaisir extrême.
C'est que tout en est vrai, — c'est qu'on trompe et qu'on aime

XVI

C'est qu'on pleure en riant ; — c'est qu'on est innocent
Et coupable à la fois ; — c'est qu'on se croit parjure
Lorsqu'on n'est qu'abusé ; c'est qu'on verse le sang
Avec des mains sans tache, et que notre nature
A de mal et de bien pétri sa créature :
Tel est le monde, hélas ! et tel était Hassan.

XVII

C'était un bon enfant dans la force du terme ;
Très-bon — et très-enfant ; — mais quand il avait dit
« Je veux que cela soit, » il était comme un terme.
Il changeait de dessein comme on change d'habit ;
Mais il fallait toujours que le dernier se fit.
C'était un océan devenu terre ferme.

XVIII

Bizarrerie étrange ! avec ses goûts changeants,
 Il ne pouvait souffrir rien d'extraordinaire.
 Il n'aurait pas marché sur une mouche à terre.
 Mais s'il l'avait trouvée à diner dans son verre,
 Il aurait assommé quatre ou cinq de ses gens. —
 Parlez après cela des bons et des méchants !

XIX

Venez après cela crier d'un ton de maître
 Que c'est le cœur humain qu'un auteur doit connaître !
 Toujours le cœur humain pour modèle et pour loi.
 Le cœur humain de qui ? le cœur humain de quoi ?
 Celui de mon voisin a sa manière d'être ;
 Mais, morbleu ! comme lui, j'ai mon cœur humain, moi.

XX

Cette vie est à tous, et celle que je mène,
 Quand le diable y serait, est une vie humaine.
 « Alors, me dira-t-on, c'est vous que vous peignez,
 Vous êtes le héros, vous vous mettez en scène. »
 — Pas du tout, — cher lecteur, — je prends à l'un le nez,
 — A l'autre, le talon, — à l'autre, — devinez.

XXI

« En ce cas vous créez un monstre, une chimère,
 Vous faites un enfant qui n'aura point de père. »
 — Point de père, grand Dieu ! quand, comme Trissotin,
 J'en suis chez mon libraire accouché ce matin !
 D'ailleurs *is pater est quem nuptiæ...* j'espère
 Que vous m'épargnerez de vous parler latin.

XXII

Consultez les experts, le moderne et l'antique ;
 On est, dit Brid'oison, toujours fils de quelqu'un.
 Que l'on fasse, après tout, un enfant blond ou brun,
 Pulmonique ou bossu, borgne ou paralytique,
 C'est déjà très-joli quand on en a fait un ;
 Et le mien a pour lui qu'il n'est point historique.

XXIII

Considérez aussi que je n'ai rien volé
 A la Bibliothèque ; — et bien que cette histoire
 Se passe en Orient, je n'en ai point parlé.
 Il est vrai que, pour moi, je n'y suis point allé.
 Mais c'est si grand, si loin ! — Avec de la mémoire
 On se tire de tout : — allez voir pour y croire.

XXIV

Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
Quelque ville *aux toits bleus*, quelque *blanche* mosquée,
Quelque tirade en vers, d'or et d'argent plaquée,
Quelque description de minarets flanquée,
Avec l'horizon *rouge* et le ciel assorti,
M'auriez-vous répondu : « Vous en avez menti ! »

XXV

Je vous dis tout cela, lecteur, pour qu'en échange
Vous me fassiez aussi quelque concession.
J'ai peur que mon héros ne vous paraisse étrange ;
Car l'étrange, à vrai dire, était sa passion.
« Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange. »
Et qui l'est ici-bas ? — Tartuffe a bien raison.

XXVI

Hassan était un être impossible à décrire.
C'est en vain qu'avec lui je voudrais vous lier.
Son cœur est un logis qui n'a pas d'escalier.
Ses intimes amis ne savaient trop qu'en dire.
Parler est trop facile, et c'est trop long d'écrire ;
Ses secrets sentiments restaient sur l'oreiller.

XXVII

Il n'avait ni parents, ni guenon, ni maitresse.
Rien d'ordinaire en lui, — rien qui le rattachât
Au commun des martyrs, — pas un chien, pas un chat.
Il faut cependant bien que je vous intéresse
A mon pauvre héros, — dire qu'il est pacha.
C'est un moyen usé, c'est une maladresse.

XXVIII

Dire qu'il est grognon, sombre et mystérieux,
Ce n'est pas vrai d'abord, et c'est encor plus vieux.
Dire qu'il me plaît fort, cela n'importe guère.
C'est tout simple d'ailleurs, puisque je suis son père.
Dire qu'il est gentil comme un cœur, c'est vulgaire.
J'ai déjà dit là-haut qu'il avait de beaux yeux.

XXIX

Dire qu'il n'avait peur ni de Dieu ni du diable,
C'est chanceux d'une part, et de l'autre immoral.
Dire qu'il vous plaira, ce n'est pas vraisemblable.
Ne rien dire du tout, cela vous est égal.
Je me contente donc du seul terme passable
Qui puisse l'excuser : — c'est un original.

XXX

Plût à Dieu, qui peut tout, que cela pût suffire
A le justifier de ce que j'en vais dire !
Il le faut cependant, — le vrai seul est ma loi.
Au fait, s'il agit mal, on pourrait rêver pire. —
Ma foi, tant pis pour lui : — je ne vois pas pourquoi
Les sottises d'Hassan retomberaient sur moi.

XXXI

D'ailleurs on verra bien, si peu qu'on me connaisse,
Que mon héros de moi diffère entièrement.
J'ai des prétentions à la délicatesse ;
Quand il m'est arrivé d'avoir une maîtresse,
Je me suis comporté très-pacifiquement.
En honneur devant Dieu, je ne sais pas comment

XXXII

J'ai pu, tel que je suis, entamer cette histoire,
Pleine, telle qu'elle est, d'une atrocité noire.
C'est au point maintenant que je me sens tenté
De l'abandonner là pour ma plus grande gloire,
Et que je brûlerais mon œuvre, en vérité,
Si ce n'était respect pour la postérité.

XXXIII

Je disais donc qu'Hassan était natif de France.
Mais je ne disais pas par quelle extravagance
Il en était venu jusqu'à croire, à vingt ans,
Qu'une femme ici-bas n'était qu'un passe-temps.
Quand il en rencontrait une à sa convenance,
S'il la gardait huit jours, c'était déjà longtemps.

XXXIV

On sent l'absurdité d'un semblable système,
Puisqu'il est avéré que, lorsqu'on dit qu'on aime,
On dit en même temps qu'on aimera toujours, —
Et qu'on n'a jamais vu ni rois ni troubadours
Jurer à leurs beautés de les aimer huit jours.
Mais cet enfant gâté ne vivait que de crème.

XXXV

« Je sais bien, disait-il un jour qu'on en parlait,
Que les trois quarts du temps ma crème a le gout d'aigre.
Nous avons sur ce point un siècle de vinaigre,
Où c'est déjà beaucoup que de trouver du lait.
Mais toute servitude en amour me déplaît.
J'aimerais mieux, je crois, être le chien d'un nègre,

XXXVI

Ou mourir sous le fouet comme un cheval rétif,
Que de craindre une jupe, et d'avoir pour maîtresse
Un de ces beaux geôliers, au regard attentif,
Qui, d'un pas mesuré marchant sur la souplesse,
Du haut de leurs yeux bleus vous promènent en laisse
Un bâton de noyer, au moins, c'est positif.

XXXVII

On connaît son affaire, — on sait à quoi s'attendre;
On se frotte le dos, — on s'y fait par degré.
Mais vivre ensorcelé sous un ruban doré!
Boire du lait sucré dans un maillot vert tendre!
N'avoir à son cachot qu'un mur si délabré,
Qu'on ne s'y saurait même accrocher pour s'y pendre!

XXXVIII

Ajoutez à cela que, pour comble d'horreur,
La femme la plus sèche et la moins malhonnête
Au bout de mes huit jours trouvera dans sa tête,
Ou dans quelque recoin oublié de son cœur,
Un amant qui jadis lui faisait plus d'honneur,
Un cœur plus expansif, une jambe mieux faite,

XXXIX

Plus de douceur dans l'âme ou de nerf dans les bras. »

— Je rappelle au lecteur qu'ici comme là-bas

C'est mon héros qui parle, et je mourrais de honte

S'il croyait un instant que ce que je raconte

Ici plus que jamais ne me révolte pas.

« Or donc, disait Hassan, plus la rupture est prompte

XL

Plus mes petits talents gardent de leur fraîcheur.

C'est la satiété qui calcule et qui pense.

Tant qu'un grain d'amitié reste dans la balance,

Le souvenir souffrant s'attache à l'espérance,

Comme un enfant malade aux lèvres de sa sœur.

L'esprit n'y voit pas clair avec les yeux du cœur.

XLI

Le dégoût, c'est la haine — et quel motif de haine

Pourrais-je soulever ? — pourquoi m'en voudrait-on ?

Une femme dira qu'elle pleure : — et moi donc !

Je pleure horriblement ! — je me soutiens à peine ;

Que dis-je, malheureux ! il faut qu'on me soutienne.

Je n'ose même pas demander mon pardon.

XLII

Je me prive du corps, mais je conserve l'âme.
 Il est vrai, dira-t-on, qu'il est plus d'une femme
 Près de qui l'on ne fait, avec un tel moyen,
 Que se priver de tout et ne conserver rien.
 Mais c'est un pur mensonge, un calembour infâme,
 Qui ne mordra jamais sur un homme de bien. »

XLIII

Voilà ce que disait Hassan pour sa défense.
 Bien entendu qu'alors tout se passait en France,
 Du temps que sur l'oreille il avait ce bonnet
 Qui fit à son départ une si belle danse
 Par-dessus les moulins. Du reste, s'il tenait
 son raisonnement, c'est qu'il le comprenait.

XLIV

Bien qu'il traitât l'amour d'après un catéchisme,
 Et qu'il mît tous ses soins à dorer son sophisme,
 Hassan avait des nerfs qu'il ne pouvait railler.
 Chez lui la jouissance était un paroxysme
 Vraiment inconcevable, et fait pour effrayer :
 Non pas qu'on l'entendit ni pleurer ni crier. —

XLV

Un léger tremblement, — une pâleur extrême, —
Une convulsion de la gorge, — un blasphème, —
Quelques mots sans raison balbutiés tout bas,
C'est tout ce qu'on voyait; — sa maîtresse elle-même
N'en sentait rien, sinon qu'il restait dans ses bras
Sans haleine et sans force, et ne répondait pas.

XLVI

Mais à cette bizarre et ridicule ivresse
Succédait d'ordinaire un tel enchantement
Qu'il commençait d'abord par faire à sa maîtresse
Mille et un madrigaux, le tout très-lourdement.
Il devenait tout miel, tout sucre et tout caresse.
Il eût communiqué dans un pareil moment.

XLVII

Il n'existait alors secret ni confidence
Qui pût y résister. — Tout partait, tout roulait;
Tous les épanchements du monde entraient en danse.
Illusions, soucis, gloire, amour, espérance;
Jamais confessionnal ne vit de chapelet
Comparable en longueur à ceux qu'il défilait.

XLVIII

Ah ! c'est un grand malheur, quand on a le cœur tendre,
 Que ce lien de fer que la nature a mis
 Entre l'âme et le corps, ces frères ennemis !
 Ce qui m'étonne, moi, c'est que Dieu l'ait permis.
 Voilà le nœud gordien qu'il fallait qu'Alexandre
 Rompt de son épée, et réduisit en cendre.

XLIX

L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
 Tant que le monde ira, — pas à pas, côte à côte, —
 Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.
 L'un disant : « Tu fais mal ! » et l'autre : « C'est ta faute. »
 Ah ! misérable hôtesse, et plus misérable hôte !
 Ce n'est vraiment pas vrai que tout soit pour le mieux.

L

Et la preuve, lecteur, la preuve irrécusable
 Que ce monde est mauvais, c'est que pour y rester
 Il a fallu s'en faire un autre, et l'inventer.
 Un autre ! — monde étrange, absurde, inhabitable,
 Et qui, pour valoir mieux que le seul véritable,
 N'a pas même un instant eu besoin d'exister.

L I

Oui, oui, n'en doutez pas, c'est un plaisir perfide
Que d'enivrer son âme avec le vin des sens ;
Que de baiser au front la volupté timide,
Et de laisser tomber, comme la jeune Elfride,
La clef d'or de son cœur dans les eaux des torrents.
Heureux celui qui met, dans de pareils moments,

L II

Comme ce vieux vizir qui gardait sa sultane,
La lame de son sabre entre une femme et lui !
Heureux l'autel impur qui n'a pas de profane !
Heureux l'homme indolent pour qui tout est fini
Quand le plaisir s'émousse, et que la courtisane
N'a jamais vu pleurer après qu'il avait ri !

L III

Ah ! l'abîme est si grand ! la pente est si glissante !
Une maîtresse aimée est si près d'une sœur !
Elle vient si souvent, plaintive et caressante,
Poser, en chuchotant, son cœur sur votre cœur !
L'homme est si faible alors ! la femme est si puissante !
Le chemin est si doux du plaisir au bonheur !

LIV

Pauvres gens que nous tous ! — Et celui qui se livre,
 De ce qu'il aura fait doit tôt ou tard gémir !
 La coupe est là, brûlante, — et celui qui s'enivre
 Doit rire de pitié s'il ne veut pas frémir !
 Voilà le train du monde, et ceux qui savent vivre
 Vous diront à cela qu'il valait mieux dormir.

LV

Oui, dormir — et rêver ! — Ah ! que la vie est belle,
 Quand un rêve divin fait sur sa nudité
 Pleuvoir les rayons d'or de son prisme enchanté !
 Frais comme la rosée, et fils du ciel comme elle !
 Jeune oiseau de la nuit, qui, sans mouiller son aile,
 Voltige sur les mers de la réalité !

LVI

Ah ! si la rêverie était toujours possible !
 Et si le somnambule, en étendant la main,
 Ne trouvait pas toujours la nature inflexible
 Qui lui heurte le front contre un pilier d'airain !
 Si l'on pouvait se faire une armure insensible !
 Si l'on rassasiait l'amour comme la faim !

LVII

Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,
 Est-elle si vivante et si vraiment humaine,
 Qu'il semble qu'on l'a vue, et que c'est un portrait ?
 Et pourquoi l'Héloïse est-elle une ombre vaine
 Qu'on aime sans y croire, et que nul ne connaît ?
 Ah ! rêveurs, ah ! rêveurs, que vous avons-nous fait ?

LVIII

Pourquoi promenez-vous ces spectres de lumière
 Devant le rideau noir de nos nuits sans sommeil,
 Puisqu'il faut qu'ici-bas tout songe ait son réveil,
 Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
 Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
 L'aile ouverte, et les yeux fixés sur le soleil ?

LIX

Manon ! sphinx étonnant ! véritable sirène !
 Cœur trois fois féminin, Cléopâtre en paniers !
 Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, et bien qu'à Sainte-Hélène
 On ait trouvé ton livre écrit pour des portiers,
 Tu n'en es pas moins vraie, infâme, et Cléomène¹
 N'est pas digne, à mon sens, de te baiser les pieds.

1. Sculpteur grec à qui l'on attribue la Vénus.

LX

Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie.
Comme je crois en toi ! que je t'aime et te hais !
Quelle perversité ! quelle ardeur inouïe
Pour l'or et le plaisir ! Comme toute la vie
Est dans tes moindres mots ! Ah ! folle que tu es,
Comme je t'aimerais demain, si tu vivais !

LXI

En vérité, lecteur, je crois que je radote.
Si tout ce que je dis vient à propos de botte,
Comment goûteras-tu ce que je dis de bon ?
J'ai fait un hiatus indigne de pardon ;
Je compte là-dessus rédiger une note.
J'en suis donc à te dire... Où diable en suis-je donc ?

LXII

M'y voilà. — Je disais qu'Hassan, près d'une femme,
Était très-expansif, — il voulait tout ou rien.
Je confesse, pour moi, que je ne sais pas bien
Comment on peut donner le corps sans donner l'âme,
L'un étant la fumée, et l'autre étant la flamme.
Je ne sais pas non plus s'il était bon chrétien ;

LXIII

Je ne sais même pas quelle était sa croyance,
Ni quel secret si tendre il avait confié,
Ni de quelle façon, quand il était en France,
Ses maîtresses d'un jour l'avaient mystifié,
Ni ce qu'il en pensait, — ni quelle extravagance
L'avait fait blasphémer l'amour et l'amitié.

LXIV

Mais enfin, certain soir qu'il ne savait que faire,
Se trouvant mal en train vis-à-vis de son verre,
Pour tuer un quart d'heure il prit monsieur Galland.
Dieu voulut qu'il y vît comme quoi le sultan
Envoyait tous les jours une sultane en terre,
Et ce fut là-dessus qu'il se fit musulman.

LXV

Tous les premiers du mois, un juif aux mains crochue.
Amenait chez Hassan deux jeunes filles nues.
Tous les derniers du mois on leur donnait un bain,
Un déjeuner, un voile, un sequin dans la main,
Et puis on les priaît d'aller courir les rues,
Système assurément qui n'a rien d'inhumain.

L X V I

C'était ainsi qu'Hassan, quatre fois par semaine,
Abandonnait son âme au doux plaisir d'aimer.
Ne sachant pas le ture, il se livrait sans peine :
A son aise en français il pouvait se pâmer.
Le lendemain, bonsoir. — Une vieille égyptienne
Venait ouvrir la porte au maître, et la fermer.

L X V I I

Ceci pourra sembler fort extraordinaire,
Et j'en sais qui riront d'un système pareil.
Mais il paraît qu'Hassan se croyait, au contraire,
L'homme le plus heureux qui fût sous le soleil.
Ainsi donc, pour l'instant, lecteur, laissons-le faire.
Le voilà, tel qu'il est, attendant le sommeil.

L X V I I I

Le sommeil ne vint pas, — mais cette douce ivresse
Qui semble être sa sœur, ou plutôt sa maîtresse ;
Qui, sans fermer les yeux, ouvre l'âme à l'oubli ;
Cette ivresse du cœur, si douce à la paresse
Que, lorsqu'elle vous quitte, on croit qu'on a dormi ;
Pâle comme Morphée, et plus belle que lui.

L X I X

C'est le sommeil de l'âme, et non du corps. — On fume,
On se remue, on bâille, et cependant on dort.
On se sent très-bien vivre, et pourtant on est mort.
On ne parlerait pas d'amour, mais je présume
Que l'on serait capable, avec un peu d'effort...
Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume.

L X X

Avez-vous jamais vu, dans le creux d'un ravin,
Un bon gros vieux faisan, qui se frotte le ventre,
S'arrondir au soleil, et ronfler comme un chantre ?
Tous les points de sa boule aspirent vers le centre.
On dirait qu'il rumine, ou qu'il cuve du vin,
Enfin, quoi qu'il en soit, c'est un état divin.

L X X I

Lecteur, si tu t'en vas jamais en Terre sainte,
Regarde sous tes pieds : tu verras des heureux.
Ce sont de vieux fumeurs qui dorment dans l'enceinte
Où s'élevait jadis la cité des Hébreux.
Ces gens-là savent seuls vivre et mourir sans plainte .
Ce sont des mendiants qu'on prendrait pour des dieux.

LXXII

Ils parlent rarement, — ils sont assis par terre,
 Nus, ou déguenillés, le front sur une pierre,
 N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien.
 Ne les réveille pas : ils t'appelleraient chien.
 Ne les écrase pas : ils te laisseraient faire.
 Ne les méprise pas : car ils te valent bien.

LXXIII

C'est le point capital du mahométanisme
 De mettre le bonheur dans la stupidité.
 Que n'en est-il ainsi dans le christianisme !
 J'en citerais plus d'un qui l'aurait mérité,
 Et qui mourrait heureux sans s'en être douté !
 Diable ! j'ai du malheur, — encor un barbarisme !

LXXIV

On dit mahométisme, et j'en suis bien fâché.
 Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire.
 Et j'avais fait mon vers avant d'avoir cherché.
 Je me suis retourné, — ma plume était par terre ;
 J'avais marché dessus, j'ai soufflé de colère
 Ma bougie et ma verve, et je me suis couché.

LXXV

Tu vois, ami lecteur, jusqu'où va ma franchise.
 Mon héros est tout nu, — moi, je suis en chemise.
 Je pousse la candeur jusqu'à l'entretenir
 D'un chagrin domestique. — Où voulais-je en venir ?
 Je ne sais vraiment pas comment je vais finir,
 Je suis comme Énéas portant son père Anchise.

LXXVI

Énéas s'essoufflait, et marchait à grands pas.
 Sa femme à chaque instant demeurerait en arrière.
 « Créuse, disait-il, pourquoi ne viens-tu pas ? »
 Créuse répondait : « Je mets ma jarretière.
 — Mets-la donc, et suis-nous, répondait Énéas.
 Je vais, si tu ne viens, laisser tomber mon père. »

LXXVII

Lecteur, nous allons voir si tu comprends ceci.
 Anchise est mon poëme ; et ma femme Créuse
 Qui va toujours traînant en chemin, c'est ma muse
 Elle s'en va là-bas quand je la crois ici.
 Une pierre l'arrête, un papillon l'amuse.
 Quand arriverons-nous, si nous marchons ainsi ?

LXXVIII

Énéas, d'une part, a besoin de sa femme.
Sans elle, à dire vrai, ce n'est qu'un corps sans âme
Anchise, d'autre part, est horriblement lourd.
Le troisième péril, c'est que Troie est en flamme.
Mais, des qu'Anchise grogne ou que sa femme court,
Énéas est forcé de s'arrêter tout court.

CHANT DEUXIÈME

Qu'est-ce que l'amour ? L'échange
de deux fantaisies et le contact de
deux épidermes.

CHAMFORT.

I

Eh bien ! en vérité, les sots auront beau dire,
Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.
Si c'est un passe-temps pour se désennuyer,
Il vaut bien la bouillotte ; et si c'est un métier,
Peut-être qu'après tout ce n'en est pas un pire
Que fille entretenue, avocat ou portier.

II

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas ;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

III

Eh bien ! sachez-le donc, vous qui voulez sans cesse
Mettre votre scalpel dans un couteau de bois ;
Vous qui cherchez l'auteur à de certains endroits,
Comme un amant heureux cherche, dans son ivresse,
Sur un billet d'amour les pleurs de sa maîtresse,
Et rêve, en le lisant, au doux son de sa voix ;

IV

Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond ;
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.
Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
A dépecer nos vers le plaisir qu'ils nous font !

V

Qu'importe leur valeur ? La muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant ;
Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.
Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile ;
Le poète est au ciel, et lorsqu'en vous poussant
Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend.

VI

Allez, — exercez-vous, — débrouillez la quenouille,
 Essoufflez-vous à faire un bœuf d'une grenouille ;
 Avant de lire un livre, et de dire : « J'y crois ! »
 Analysez la plaie, et fourrez-y les doigts ;
 Il faudra de tout temps que l'incrédule y fouille,
 Pour savoir si son Christ est monté sur la croix.

VII

Eh ! depuis quand un livre est-il donc autre chose
 Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant ;
 Un oiseau qui gazouille et s'envole ; — une rose
 Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant ;—
 Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
 Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant ?

VIII

Aujourd'hui, par exemple, il plaît à ma cervelle
 De rimer en sixains le conte que voici.
 Va-t-on le maltraiter et lui chercher querelle ?
 Est-ce sa faute, à lui, si je l'écris ainsi ?
 Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle.
 Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci ?

IX

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
 Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
 Il faut être ignorant comme un maître d'école
 Pour se flatter de dire une seule parole
 Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
 C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

X

Ah ! pauvre Laforêt ¹ qui ne savais pas lire,
 Quels vigoureux soufflets ton nom seul a donnés
 Au peuple travailleur des discuteurs damnés !
 Molière t'écoutait lorsqu'il venait d'écrire.
 Quel mépris des humains dans le simple et gros rire
 Dont tu lui baptisais ses hardis nouveau-nés !

XI

Il ne te lisait pas, dit-on, les vers d'Alceste ;
 Si je les avais faits, je te les aurais lus.
 L'esprit et les bons mots auraient été perdus ;
 Mais les meilleurs accords de l'instrument céleste
 Seraient allés au cœur comme ils en sont venus.
 J'aurais dit aux bavards du siècle : « A vous le reste. »

1. Servante de Molière.

XII

Pourquoi donc les amants veillent-ils nuit et jour ?
Pourquoi donc le poëte aime-t-il sa souffrance ?
Que demandent-ils donc tous les deux en retour ?
Une larme, ô mon Dieu, voilà leur récompense ;
Voilà pour eux le ciel, la gloire et l'éloquence,
Et par là le génie est semblable à l'amour.

XIII

Mon premier chant est fait. — Je viens de le relire.
J'ai bien mal expliqué ce que je voulais dire ;
Je n'ai pas dit un mot de ce que j'aurais dit
Si j'avais fait un plan une heure avant d'écrire ;
Je crève de dégoût, de rage et de dépit.
Je crois en vérité que j'ai fait de l'esprit.

XIV

Deux sortes de roués existent sur la terre :
L'un, beau comme Satan, froid comme la vipère,
Hautain, audacieux, plein d'imitation,
Ne laissant palpiter sur son cœur solitaire
Que l'écorce d'un homme et de la passion ;
Faisant un manteau d'or à son ambition ;

XV

Corrompant sans plaisir, amoureux de lui-même,
Et, pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime;
Regardant au soleil son ombre se mouvoir ;
Dès qu'une source est pure, et que l'on peut s'y voir,
Venant comme Narcisse y pencher son front blême,
Et chercher la douleur pour s'en faire un miroir.

XVI

Son idéal, c'est lui. — Quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Il se regarde vivre, et s'écoute parler.
Car il faut que demain on dise, quand il passe :
« Cet homme que voilà, c'est Robert Lovelace. »
Autour de ce mot-là le monde peut rouler ;
Il est l'axe du monde, et lui permet d'aller.

XVII

Avec lui ni procès, ni crainte, ni scandale.
Il jette un drap mouillé sur son père qui râle ;
Il rôde, en chuchotant, sur la pointe du pied.
Un amant plus sincère, à la main plus loyale,
Peut serrer une main trop fort, et l'effrayer ;
Mais lui, n'ayez pas peur de lui, c'est son métier.

XVIII

Qui pourrait se vanter d'avoir surpris son âme?
L'étude de sa vie est d'en cacher le fond...
On en parle, — on en pleure, — on en rit, — qu'en voit-on?
Quelques duels oubliés, quelques soupirs de femme,
Quelque joyau de prix sur une épaule infâme,
Quelque croix de bois noir sur un tombeau sans nom.

XIX

Mais comme tout se tait dès qu'il vient à paraître!
Clarisse l'aperçoit, et commence à souffrir.
Comme il est beau ! brillant ! comme il s'annonce en maître !
Si Clarisse s'indigne et tarde à consentir,
Il dira qu'il se tue, — il se tuera peut-être ; —
Mais Clarisse aime mieux le sauver, et mourir.

XX

C'est le roué sans cœur, le spectre à double face,
A la patte de tigre, aux serres de vautour,
Le roué sérieux qui n'eut jamais d'amour ;
Méprisant la douleur comme la populace ;
Disant au genre humain de lui laisser son jour, —
Et qui serait César, s'il n'était Lovelace.

XXI

Ne lui demandez pas s'il est heureux ou non ;
Il n'en sait rien lui-même, il est ce qu'il doit être.
Il meurt silencieux, tel que Dieu l'a fait naître.
L'antilope aux yeux bleus est plus tendre peut-être
Que le roi des forêts ; mais le lion répond
Qu'il n'est pas antilope, et qu'il a nom : lion.

XXII

Voilà l'homme d'un siècle, et l'étoile polaire
Sur qui les écoliers fixent leurs yeux ardents,
L'homme dont Richardson fera le commentaire,
Qui donnera sa vie à lire à nos enfants.
Ses crimes noirciront un large bréviaire,
Qui brûlera les mains et les cœurs de vingt ans.

XXIII

Quant au roué français, au don Juan ordinaire,
Ivre, riche, joyeux, raillant l'homme de pierre,
Ne demandant partout qu'à trouver le vin bon,
Bernant monsieur Dimanche, et disant à son père
Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon,
C'est l'ombre d'un roué qui ne vaut pas Valmont.

XXIV

J'en est un plus grand, plus beau, plus poétique,
Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Qu'Hoffmann a vu passer, au son de la musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique,
Admirable portrait qu'il n'a point achevé,
Et que de notre temps Shakspeare aurait trouvé.

XXV

Un jeune homme est assis au bord d'une prairie,
Pensif comme l'amour, beau comme le génie;
Sa maîtresse enivrée est prête à s'endormir.
Il vient d'avoir vingt ans, son cœur vient de s'ouvrir
Rameau tremblant encor de l'arbre de la vie,
Tombé, comme le Christ, pour aimer et souffrir.

XXVI

Le voilà se noyant dans des larmes de femme,
Devant cette nature aussi belle que lui;
Pressant le monde entier sur son cœur qui se pâme,
Faible, et, comme le lierre, ayant besoin d'autrui;
Et ne le cachant pas, et suspendant son âme,
Comme un luth éolien, aux lèvres de la Nuit.

XXVII

Le voilà demandant pourquoi son cœur soupire,
Jurant, les yeux en pleurs, qu'il ne désire rien;
Caressant sa maîtresse, et des sons de sa lyre
Égayant son sommeil comme un ange gardien;
Tendant sa coupe d'or à ceux qu'il voit sourire,
Voulant voir leur bonheur pour y chercher le sien.

XXVIII

Le voilà, jeune et beau, sous le ciel de la France,
Déjà riche à vingt ans comme un enfouisseur;
Portant sur la nature un cœur plein d'espérance,
Aimant, aimé de tous, ouvert comme une fleur;
Si candide et si frais que l'ange d'innocence
Baiserait sur son front la beauté de son cœur.

XXIX

Le voilà, regardez, devinez-lui sa vie,
Quel sort peut-on prédire à cet enfant du ciel?
L'amour en l'approchant jure d'être éternel;
Le hasard pense à lui, — la sainte poésie
Retourne en souriant sa coupe d'ambroisie
Sur ses cheveux plus doux et plus blonds que le miel.

XXX

Ce palais, c'est le sien ; — le serf et la campagne
Sont à lui ; — la forêt, le fleuve et la montagne
Ont retenu son nom en écoutant l'écho.
C'est à lui le village, et le pâle troupeau
Des moines. — Quaud il passe et traverse un hameau,
Le bon ange du lieu se lève et l'accompagne.

XXXI

Quatre filles de prince ont demandé sa main.
Sachez que s'il voulait la reine pour maîtresse,
Et trois palais de plus, il les aurait demain ;
Qu'un juif deviendrait chauve à compter sa richesse,
Et qu'il pourrait jeter, sans que rien en paraisse,
Les blés de ses moissons aux oiseaux du chemin.

XXXII

Eh bien ! cet homme-là vivra dans les tavernes
Entre deux charbonniers autour d'un poêle assis ;
La poudre noircira sa barbe et ses sourcils ;
Vous le verrez un jour, tremblant et les yeux ternes,
Venir dans son manteau dormir sous les lanternes,
La face ensanglantée et les coudes noircis.

XXXIII

Vous le verrez sauter sur l'échelle dorée,
Pour courir dans un bouge au sortir d'un boudoir.
Portant sa lèvre ardente à la prostituée,
Avant qu'à son balcon done Elvire éplorée,
Dans la profonde nuit croyant encor le voir,
Ait cessé d'agiter sa lampe et son mouchoir.

XXXIV

Vous le verrez laquais pour une chambrière,
Cachant sous ses habits son valet grelottant;
Vous le verrez, tranquille et froid comme une pierre,
Pousser dans les ruisseaux le cadavre d'un père,
Et laisser le vieillard traîner ses mains de sang
Sur des murs chauds encor du viol de son enfant.

XXXV

Que direz-vous alors? Ah! vous croirez peut-être
Que le monde a blessé ce cœur vaste et hautain,
Que c'est quelque Lara qui se sent méconnaître,
Que l'homme a mal jugé, qui sait ce qu'il peut être,
Et qui, s'apercevant qu'il le serait en vain,
Rend haine contre haine, et dédain pour dédain.

XXXVI

Eh bien ! vous vous trompez. — Jamais personne au monde
N'a pensé moins que lui qu'il était oublié.
Jamais il n'a frappé sans qu'on ne lui réponde ;
Jamais il n'a senti l'inconstance de l'onde,
Et jamais il n'a vu se dresser sous son pié
Le vivace serpent de la fausse amitié.

XXXVII

Que dis-je ? tel qu'il est, le monde l'aime encore ;
Il n'a perdu chez lui ni ses biens ni son rang.
Devant Dieu, devant tous, il s'assoit à son banc.
Ce qu'il a fait de mal, personne ne l'ignore ;
On connaît son génie, on l'admire, on l'honore ;
Seulement, voyez-vous cet homme, c'est don Juan.

XXXVIII

Oui, don Juan. Le voilà, ce nom que tout répète,
Ce nom mystérieux que tout l'univers prend,
Dont chacun vient parler, et que nul ne comprend ;
Si vaste et si puissant qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

XXXIX

Insensé que je suis ! que fais-je ici moi-même !
 Était-ce donc mon tour de leur parler de toi,
 Grande ombre, et d'où viens-tu pour tomber jusqu'à moi ?
 C'est qu'avec leurs horreurs, leur doute et leur blasphème,
 Pas un d'eux ne t'aimait, don Juan, et moi, je t'aime
 Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi.

XL

Oh ! qui me jettera sur ton coursier rapide !
 Oh ! qui me prêtera le manteau voyageur ¹,
 Pour te suivre en pleurant, candide corrupteur !
 Qui me déroulera cette liste homicide,
 Cette liste d'amour si remplie et si vide,
 Et que ta main peuplait des oublis de ton cœur !

XLI

Trois mille noms charmants ! trois mille noms de femme !
 Pas un qu'avec des pleurs tu n'aies balbutié !
 Et ce foyer d'amour qui dévorait ton âme,
 Qui, lorsque tu mourus, de tes veines de flamme
 Remonta dans le ciel comme un ange cublié
 De ces trois mille amours pas un qui l'ait noyé !

1. Méphistophélès et Faust voyagent dans un manteau magique. (Voyez *Faust*, première partie.)

XLII

Elles t'aimaient pourtant, ces filles insensées
Que sur ton cœur de fer tu pressas tour à tour ;
Le vent qui t'emportait les avait traversées ;
Elles t'aimaient, don Juan, ces pauvres délaissées
Qui couvraient de baisers l'ombre de ton amour,
Qui te donnaient leur vie, et qui n'avaient qu'un jour!

XLIII

Maïs toi, spectre énervé, toi, que faisais-tu d'elles ?
Ah ! massacre et malheur ! tu les aimais aussi,
Toi ! croyant toujours voir sur tes amours nouvelles
Se lever le soleil de tes nuits éternelles,
Te disant chaque soir : « Peut-être le voici, »
Et l'attendant toujours, et vieillissant ainsi !

XLIV

Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,
Aux brises du matin, à toute heure, à tout lieu,
La femme de ton âme et de ton premier vœu !
Prenant pour fiancée un rêve, une ombre vaine,
Et fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
Prêtre désespéré, pour y chercher ton Dieu.

XLV

Et que voulais-tu donc ? — Voilà ce que le monde
 Au bout de trois cents ans demande encor tout bas.
 Le sphinx aux yeux perçants attend qu'on lui réponde.
 Ils savent compter l'heure, et que leur terre est ronde,
 Ils marchent dans leur ciel sur le bout d'un compas,
 Mais ce que tu voulais, ils ne le savent pas.

XLVI

« Quelle est donc, disent-ils, cette femme inconnue,
 Qui seule eût mis la main au frein de son coursier ?
 Qu'il appelait toujours et qui n'est pas venue ?
 Où l'avait-il trouvée ? où l'avait-il perdue ?
 Et quel nœud si puissant avait su les lier,
 Que, n'ayant pu venir, il n'ait pu l'oublier ?

XLVII

N'en était-il pas une, ou plus noble, ou plus belle,
 Parmi tant de beautés, qui, de loin ou de près,
 De son vague idéal eût du moins quelques traits ?
 Que ne la gardait-il ! qu'on nous dise laquelle. »
 Toutes lui ressemblaient, — ce n'était jamais elle ;
 Toutes lui ressemblaient, don Juan, et tu marchais !

XLVIII

Tu ne t'es pas lassé de parcourir la terre !
Ce vain fantôme, à qui Dieu t'avait envoyé,
Tu n'en as pas brisé la forme sous ton pié !
Tu n'es pas remonté, comme l'aigle à son aire
Sans avoir sa pâture, ou comme le tonnerre
Dans sa nue aux flancs d'or, sans avoir foudroyé !

XLIX

Tu n'as jamais médité de ce monde stupide
Qui te dévisageait d'un regard hébété ;
Tu l'as vu, tel qu'il est, dans sa difformité ;
Et tu montais toujours cette montagne aride,
Et tu suçais toujours, plus jeune et plus avide,
Les mamelles d'airain de la Réalité.

L

Et la vierge aux yeux bleus, sur la souple ottomane,
Dans ses bras parfumés te berçait mollement ;
De la fille de roi jusqu'à la paysanne
Tu ne méprisais rien, même la courtisane,
A qui tu disputais son misérable amant ;
Mineur, qui dans un puits cherchais un diamant.

LI

Tu parcourais Madrid, Paris, Naple et Florence;
Grand seigneur aux palais, voleur aux carrefours;
Ne comptant ni l'argent, ni les nuits, ni les jours;
Apprenant du passant à chanter sa romance;
Ne demandant à Dieu, pour aimer l'existence,
Que ton large horizon et tes larges amours.

LII

Tu retrouvais partout la vérité hideuse,
Jamais ce qu'ici-bas cherchaient tes vœux ardents.
Partout l'hydre éternel qui te montrait les dents;
Et poursuivant toujours ta vie aventureuse,
Regardant sous tes pieds cette mer orageuse,
Tu te disais tout bas : « Ma perle est là dedans. »

LIII

Tu mourus plein d'espoir dans ta route infinie,
Et te souciant peu de laisser ici-bas
Des larmes et du sang aux traces de tes pas.
Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie,
Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie
Pour un être impossible, et qui n'existait pas.

LIV

Et le jour que parut le convive de pierre,
Tu vins à sa rencontre, et lui tendis la main ;
Tu tombas foudroyé sur ton dernier festin :
Symbole merveilleux de l'homme sur la terre
Cherchant de ta main gauche à soulever ton verre,
Abandonnant ta droite à celle du Destin !

LV

Maintenant, c'est à toi, lecteur, de reconnaître
Dans quel gouffre sans fond peut descendre ici-bas
Le rêveur insensé qui voudrait d'un tel maître.
Je ne dirai qu'un mot, et tu le comprendras :
Ce que don Juan aimait, Hassan l'aimait peut-être ;
Ce que don Juan cherchait, Hassan n'y croyait pas.

CHANT TROISIÈME

Où vais-je? — où suis-je?

Classiques français

I

Je jure devant Dieu que mon unique envie
Était de raconter une histoire suivie.
Le sujet de ce conte avait quelque douceur,
Et mon héros peut-être eût su plaire au lecteur.
J'ai laissé s'envoler ma plume avec sa vie,
En voulant prendre au vol les rêves de son cœur.

II

Je reconnais bien là ma tactique admirable.
Dans tout ce que je fais j'ai la triple vertu
D'être à la fois trop court, trop long, et décousu.
Le poëme et le plan, le héros et la fable,
Tout s'en va de travers, comme sur une table
Un plat cuit d'un côté, pendant que l'autre est cru.

III

Le théâtre à coup sûr n'était pas mon affaire.
Je vous demande un peu quel métier j'y ferais,
Et de quelle façon je m'y hasarderais,
Quand j'y vois trébucher ceux qui, dans la carrière,
Debout depuis vingt ans sur leur pensée altière,
Du pied de leurs coursiers ne doutèrent jamais.

IV

Mes amis à présent me conseillent d'en rire,
De couper sous l'archet les cordes de ma lyre,
Et de remettre au vert Hassan et Namouna.
Mais j'ai dit que l'histoire existait, — la voilà.
Puisqu'en son temps et lieu je n'ai pas pu l'écrire,
Je vais la raconter; l'écrira qui voudra.

V

Un jeune musulman avait donc la manie
D'acheter aux bazars deux esclaves par mois.
L'une et l'autre à son lit ne touchait que trois fois.
Le quatrième jour, l'une et l'autre bannie,

Libre de toute chaîne, et la bourse garnie,
Laisait la porte ouverte à quelque nouveau choix.

VI

Il se trouva du nombre une petite fille
Enlevée à Cadix chez un riche marchand.
Un vieux pirate grec l'avait trouvé gentille,
Et, comme il connaissait quelqu'un de sa famille,
La voyant au logis toute seule en passant,
Il l'avait à son brick emportée en causant.

VII

Hassan toute sa vie aima les Espagnoles.
Celle-ci l'enchantait, — si bien qu'en la quittant,
Il lui donna lui-même un sac plein de pistoles,
Par-dessus le marché quelques douces paroles,
Et voulut la conduire à bord d'un bâtiment
Qui pour son cher pays partait par un bon vent.

VIII

Mais la pauvre Espagnole au cœur était blessée.
Elle le laissait faire et n'y comprenait rien,

Sinon qu'elle était belle, et qu'elle l'aimait bien.
Elle lui répondit : « Pourquoi m'as-tu chassée ?
Si je te déplaisais, que ne m'as-tu laissée ?
N'as-tu rien dans le cœur de m'avoir pris le mien ? »

IX

Elle s'en fut au port, et s'assit en silence,
Tenant son petit sac, et n'osant murmurer.
Mais quand elle sentit sur cette mer immense
Le vaisseau s'émouvoir et les vents soupirer,
Le cœur lui défailloit, et, perdant l'espérance,
Elle baissa son voile et se prit à pleurer.

X

Il arriva qu'alors six jeunes Africaines
Entraient dans un bazar, les bras chargés de chaînes.
Sur les tapis de soie un vieux juif étalait
Ces beaux poissons dorés, pris d'un coup de filet.
La foule trépignait, les cages étaient pleines,
Et la chair marchandée au soleil se tordait.

XI

Par un double hasard Hassan vint à paraître.
Namouna se leva, s'en fut trouver le vieux

« Je suis blonde, dit-elle, et je pourrais peut-être
Me vendre un peu plus cher avec de faux cheveux.
Mais je ne voudrais pas qu'on pût me reconnaître.
Peiguez-moi les sourcils, le visage et les yeux. »

XII

Alors, comme autrefois Constance pour Camille,
Elle prit son poignard et coupa ses habits.
« Vendez-moi maintenant, dit-elle, et, pour le prix,
Nous n'en parlerons pas. » Ainsi la pauvre fille
Vint reprendre sa chaîne aux barreaux d'une grille,
Et rapporter son cœur aux yeux qui l'avaient pris.

XIII

Et si la vérité ne m'était pas sacrée,
Je vous dirais qu'Hassan racheta Namouna ;
Qu'au lit de son amant le juif la ramena ;
Qu'on reconnut trop tard cette tête adorée ;
Et cette douce nuit qu'elle avait espérée,
Que pour prix de ses maux le ciel la lui donna.

XIV

Je vous dirais surtout qu'Hassan dans cette affaire
Sentit que tôt ou tard la femme avait son tour,

Et que l'amour de soi ne vaut pas l'autre amour.
Mais le hasard peut tout, — et ce qu'on lui voit faire
Nous a souvent appris que le bonheur sur terre
Peut n'avoir qu'une nuit, comme la gloire un jour.

Décembre 1832.

FIN DES PREMIÈRES POÉSIES.

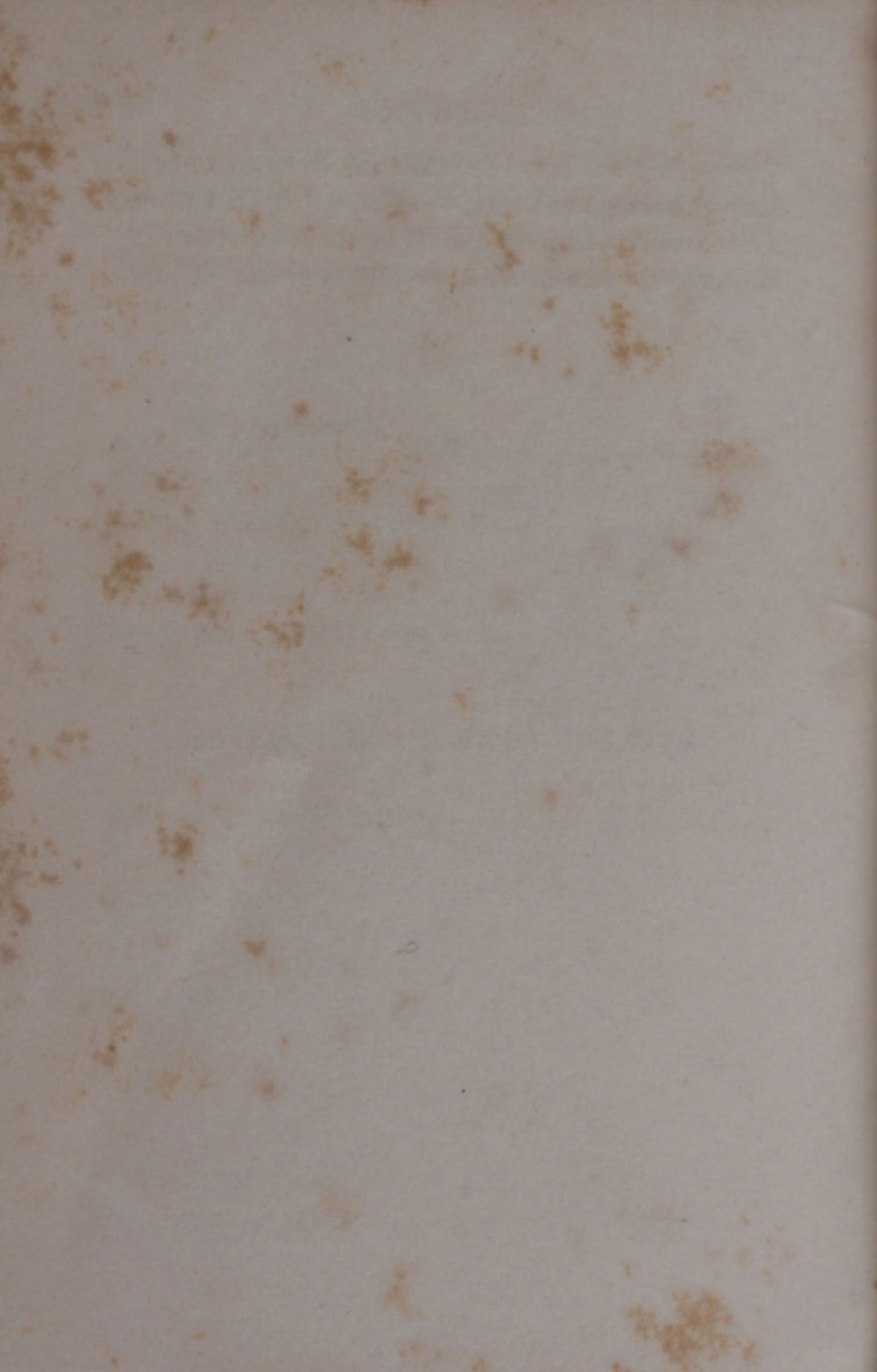


TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR DES DEUX VOLUMES DE VERS DE L'AUTEUR.	1
A MADAME B ^{**}	2
VENISE.	3
STANCES.	7
DON PAEZ.	9
LES MARRONS DU FEU.	33
PORTIA.	81
L'ANDALOUSE.	102
LE LEVER.	105
MADRID.	107
MADAME LA MARQUISE.	109
AU YUNG-FRAU.	112
A ULRIC GUTTINGUER	113
SONNET.	114
BALLADE A LA LUNE.	115
MARDOCHE.	121
LE SAULE.	151
LES VŒUX STÉRILES.	181
OCTAVE.	183

LES SECRÈTES PENSÉES DE RAFAEL	192
CHANSON.	198
A PÉPA.	199
A JUANA	201
SUZON.	204
A MADAME N. MÉNESSIER.	216
A JULIE.	217
A LAURE.	219
A MON AMI ÉDOUARD B.	220
A MON AMI ALFRED T.	221
AU LECTEUR.	222
LA COUPE ET LES LÈVRES.	223
A QUOI RÈVENT LES JEUNES FILLES.	299
NAMOUNA.	340

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







